

# 3

---

## L'île en littérature : situations

Des îles et des courants

**Jean-Louis JOUBERT** **3**

La quête de l'Ailleurs ou les voies multiples de la construction  
identitaire. Cas de la littérature malgache d'expression française

**Liliane RAMAROSOA** **10**

V.S Naipaul : l'exil ultime

**Priska DEGRAS** **17**

Note de lecture **22**

La littérature dans le Pacifique : le cas tahitien

**Jean-Jo SCEMLA** **27**

Trois écrivains à l'écoute de leur île : insularité et création littéraire

**Lyonel TROUILLOT, Édouard J. MAUNICK, Xavier ORVILLE** **39**

Statut : auteur-éditeur-diffuseur

**Anaïse CHAVENET** **42**

---

**U**ne vision réductrice a souvent fondu en un seul moule ce qui est pourtant divers et varié.

La multiplicité des courants littéraires présentés par Jean-Louis Joubert, comme la différence des approches de l'île par des écrivains présents dans ce dossier, en témoignent.

Regards sur l'île ; regards sur le monde depuis l'île, quête de l'ailleurs ; rejet de l'île.

Tous les points de vue convergent dans les pages qui suivent et vérifient la parole antique faisant de la discordance la source de la plus belle harmonie.

Enfin, les questions pratiques relatives au circuit du livre sont analysées par Anaïse Chavenet partant de son expérience professionnelle dans la diffusion du produit « livre » en Haïti.

# Des îles et des courants

Jean-Louis Joubert

---

Toute grande œuvre littéraire est individuelle et fait éclater les déterminations sociales dans lesquelles on voudrait l'enfermer. L'écriture est par excellence un acte solitaire. Pourtant, par souci de mettre un ordre rassurant dans la diversité infinie des écrits, les critiques et les historiens de la littérature ont bricolé des catégories comme « *courant* », « *école* », « *mouvement* » qui permettent de ranger les écrivains sur leurs rayons comme les entomologistes classent les papillons. Pour souvent arbitraires et construites qu'elles soient, ces distinctions ont le mérite de mettre en évidence des parentés, de suggérer des filiations. Aux îles plus qu'ailleurs peut-être, quelques mots-aimants ont attiré vers eux écrivains et lecteurs pour dessiner des constellations de textes : indigénisme, négritude, spirialisme, créolité ou créolie, indianocéanisme... Ces regroupements ont été favorisés quand ont existé des revues (hélas ! souvent éphémères) où se rencontraient des écrivains d'une même génération, mettant en commun leurs interrogations et leurs espoirs. Ce furent aux îles de la Caraïbe *La Ronde*, *La Revue indigène*, *Les Griots*, *Lucioles*, *L'Étudiant noir*, *Tropiques*, *Acoma*, etc., et dans l'océan Indien les belles revues publiées par les cercles lettrés de Tananarive, *18° latitude Sud* ou *Capricorne*, ou bien à Maurice *L'Essor*, qui, de 1919 à 1952, rassembla sous sa bannière tout ce qui comptait dans la littérature mauricienne<sup>1</sup>.

## De La Revue indigène à l'indigénisme

---

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains des îles se placent ouvertement dans la mouvance des courants littéraires dominants en Europe (romantisme, puis Parnasse qui connut une fortune considérable sous les Tropiques<sup>2</sup>). Ils revendiquent fièrement d'être d'excellents élèves. On

---

1. G. André Decotter, un des rares survivants du « Cercle littéraire de Port-Louis », qui anima la vie culturelle mauricienne pendant plusieurs décennies, vient de publier une belle anthologie de textes parus dans *L'Essor*. **Pour mémoire. Une anthologie du souvenir. Textes choisis de l'Essor. 1919-1959**, Port-Louis, chez l'auteur, 1998, 396 p.

2. Il faut dire que c'est un insulaire, le réunionnais Leconte de Lisle qui, dans son exil parisien, avait été le fondateur du mouvement.

les accuse souvent de psittacisme ou de décalcomanie, même si quelques relectures récentes de la littérature haïtienne ou mauricienne du XIX<sup>e</sup> siècle suggèrent que la recherche d'une authenticité insulaire a été bien plus fréquente qu'on ne l'imaginait. Il reste que le courant haïtien de l'indigénisme a été le premier grand mouvement de rupture. Il s'est développé comme une réaction au choc terrible causé aux intellectuels haïtiens par l'occupation américaine de 1915. La « *génération de la honte* » chercha à guérir son sentiment de culpabilité par un retour à des valeurs spécifiquement haïtiennes. Jean Price-Mars développa ces idées dans des conférences très courues, rassemblées en 1928 sous le titre **Ainsi parla l'Oncle**. Mais c'est surtout la *Revue indigène* qui imposa l'indigénisme, – le mot comme le courant intellectuel. De sa première livraison en juillet 1927 à sa disparition en janvier 1928, elle ne connut que cinq numéros<sup>3</sup>, mais elle a exercé une influence essentielle. Le choix du mot « *indigène* » comme signe de reconnaissance est très révélateur. Ce mot, entré dans la langue avec Rabelais au sens de « *personne qui habite depuis longtemps dans une région* » s'était chargé à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'une connotation particulière : « *originaire d'un pays occupé par les colonisateurs* ». Cet emploi dans le contexte colonial supposait une classification ethnique ou raciale dévalorisante<sup>4</sup>. Les rédacteurs de *La Revue indigène* reprennent donc un mot considéré comme péjoratif pour en inverser la valeur. C'est ce que feront aussi dans la décennie suivante les intellectuels noirs de Paris quand ils forgeront le mot « *négritude* ».

Cela dit, *La Revue indigène* ne se pose pas en manifeste révolutionnaire. Elle se propose dans sa « *Chronique-Programme* » de « *faire connaître les écrivains probes, les penseurs sérieux qui préparent à la France une jeunesse saine et vigoureuse* »<sup>5</sup>. Il est significatif de rencontrer un projet comparable dans la revue *Lucioles* que Gilbert Gratiant anime à la Martinique à la même époque (1927) : il y est question d'accueillir les « *rayons lointains du Paris des Lettres* » et d'en prolonger les éclats de lumières (c'est le sens du titre : *Lucioles*) dans le ciel martiniquais. La revue haïtienne comme la revue martiniquaise semblent continuer le suivisme du XIX<sup>e</sup> siècle et pourtant elles suscitent des polémiques locales. Gilbert Gratiant évoluera en pratiquant l'écriture de poèmes en créole, donc en se retournant vers une inspiration tout à fait indigène. *La Revue indigène* fera, elle, la découverte capitale qu'Haïti est en Amérique et qu'une liaison doit être cherchée du côté des intellectuels et écrivains latino-américains. C'est précisément dans les années 1920 que naît le mouvement indigéniste latino-américain, dont le principal théoricien est le Péruvien José Carlos Mariátegui, fondateur de la revue *Amauta*

La « *génération de la honte* » chercha à guérir son sentiment de culpabilité par un retour à des valeurs spécifiquement haïtiennes.

3. Une réédition intégrale en a été procurée en Haïti en 1982.

4. Voir l'article « *indigène* » dans le **Dictionnaire historique de la langue française** d'Alain Rey.

5. Voir Georges Castera, « *L'indigénisme haïtien, un point de vue contradictoire* », Notre Librairie, n° 132, « *Littérature haïtienne : des origines à 1960* ».

(1926). Et il est probable que c'est aux Latino-Américains qu'a été empruntée l'idée d'ériger en drapeau l'adjectif « *indigène* ».

Le paradoxe apparent de *La Revue indigène* est qu'elle n'a pas développé une théorie de l'indigénisme et qu'elle ne s'est nullement refermée sur une inspiration locale. Au contraire, elle veut être à l'écoute de ce qui se fait à travers le monde, elle publie des traductions de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, et surtout elle diffuse les thèmes du modernisme poétique, qui vont totalement transformer la poésie haïtienne.

L'indigénisme haïtien déborde largement le contenu de *La Revue indigène*. C'est une dizaine d'années plus tard qu'il a été théorisé par les animateurs de la revue *Les Griots* (1938-1940), qui, sous l'influence de François Duvalier, le futur dictateur, firent dangereusement dériver la notion vers une forme de racialisme. Ce qui explique les vives attaques contre l'indigénisme de la part des marxistes et des surréalistes.

Avec le recul du temps, si on laisse à la notion le flou qu'elle avait dans *La Revue indigène*, l'indigénisme apparaît bien comme le mouvement moteur de la littérature haïtienne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Du côté du roman, il a suscité des dizaines d'œuvres qui prennent pour sujet la réalité haïtienne : le monde paysan surtout mais aussi les réactions à l'occupation américaine.

C'est précisément dans les années 1920 que naît le mouvement indigéniste latino-américain.

L'indigénisme apparaît bien comme le mouvement moteur de la littérature haïtienne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

## Le réalisme merveilleux

---

Les deux grands romanciers de cette période de la littérature haïtienne, Jacques Roumain et Jacques-Stephen Alexis, sont issus de ce courant, mais ils le conjuguent d'une part avec l'inspiration progressiste du roman militant sous-tendu par l'idéologie marxiste et d'autre part avec l'exubérance baroque d'une écriture lyrique pour laquelle Alexis a forgé le terme de « *réalisme merveilleux* ». Cette notion a été lancée dans une communication au Premier congrès des écrivains et artistes noirs (Paris, 1956) où elle est définie comme une forme populaire, propre au peuple haïtien, de perception du monde : c'est « *l'imagerie dans laquelle un peuple enveloppe son expérience, reflète sa conception du monde et de la vie, sa foi, son espérance, sa confiance en l'homme...* ». Bien évidemment, le « *réalisme merveilleux* » prôné par Alexis recoupe le « *réalisme magique* » des romanciers latino-américains (au premier rang Miguel Ángel Asturias) qui tentent de retrouver la richesse d'imagination et d'expression des vieilles cultures indiennes d'Amérique. Mais c'est en Haïti que le Cubain Alejo Carpentier avait cherché (V. **Le Royaume de ce monde**, 1949) la source du « *réel merveilleux* » qu'il définit comme « *une révélation privilégiée de la réalité, une illumination inhabituelle* », « *une amplification de l'échelle et des catégories de la réalité perçues avec une intensité particulière* ». Là encore, c'est dans le dialogue avec l'Amérique latine que Haïti trouve son ancrage. Le

goût d'une écriture luxuriante se prolonge dans quelques grandes œuvres haïtiennes (René Depestre, Jean Métellus). On le trouve dans des courants importants comme le spirialisme ou la créolité.

## Les territoires de la négritude

---

Le courant de la négritude s'origine, entre autres, dans l'indigénisme. Jean Price-Mars a été très tôt reconnu comme un précurseur essentiel. Mais c'est à Paris que se sont nouées les relations personnelles entre les ténors du mouvement et que se sont élaborées ses premières thèses. La négritude est fille de l'exil et du sentiment de perte ontologique, dans le déracinement et l'acculturation. On a souvent remarqué que les pères antillais de la négritude, Césaire ou Damas, n'avaient jamais développé de manière concertée et méditée leur conception de la négritude<sup>6</sup>. Pour Césaire, – l'inventeur du mot semble-t-il – la négritude est peut-être moins un concept qu'un mot-image : le « *kailcédrat royal* », qui s'épanouit au milieu du **Cahier d'un retour au pays natal**. Mais dire que la négritude n'est qu'un mot n'est pas lui retirer de son efficacité. Au contraire. La négritude a été un « *mot de passage* », un signe de reconnaissance particulièrement agissant, grâce auquel plusieurs générations ont eu la révélation de leur identité.

Le territoire de la négritude a d'abord été exploré par l'**Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française** (1948) de Léopold Sédar Senghor. Comme on pouvait s'y attendre, les poètes antillais et haïtiens y dominent. Mais les poètes malgaches cités par Senghor sont plus problématiques. On peut concevoir de ranger Jacques Rabemananjara sous la bannière de la négritude. Il a été associé à la fondation de la revue *Présence africaine* ; il est alors en prison (après les « événements » de 1947 à Madagascar) et il y écrit d'ardents poèmes anticolonialistes. C'est moins évident pour Jean-Joseph Rabearivelo, mort en 1937, dont l'art poétique et le sentiment d'identité sont à mille lieues du militantisme de la négritude et de son exaltation de la race noire<sup>7</sup>. En fait, dans l'océan Indien, la négritude n'a pas rencontré beaucoup d'écho. La littérature malgache en français s'est peu développée. À l'île Maurice, Édouard Maunick s'est proclamé « *nègre de préférence* ». Mais son allégeance à la négritude est née de son exil parisien et de sa fréquentation du milieu de

C'est dans le dialogue avec l'Amérique latine que Haïti trouve son ancrage.

La négritude est fille de l'exil et du sentiment de perte ontologique, dans le déracinement et l'acculturation.

---

6. Césaire, en répondant à de nombreux entretiens, a développé oralement son idée de la négritude. Il n'a jamais pensé qu'il lui fallait en donner un exposé écrit, nécessairement plus pesé et médité que des réponses orales.

7. Michel Hausser intègre Rabearivelo au corpus d'auteurs (tous tirés de l'**Anthologie de Senghor**) à partir duquel il analyse la poésie de la négritude **Pour une poétique de la négritude**. Sillex, 1988). Rien à objecter : il considère le mouvement de la négritude comme la construction a posteriori d'un ensemble d'écrivains, réunis par des points communs (leur rencontre dans le choix de Senghor), sans préjuger de ce qu'étaient leurs intentions d'écriture, leur idéologie, la perception qu'ils avaient de leur identité. Comme les autres mouvements littéraires, la négritude est un effet de lecture.

*Présence africaine*. Il a fallu attendre 1977 (et une conférence de l'O.U.A. se réunissant dans l'île) pour que soit publiée à Maurice une anthologie (**Mauritius Anthology of Literature in the African Context**) qui tente, non sans mal, de rassembler des textes d'auteurs mauriciens ayant trait à l'Afrique (quelques poèmes de Pierre Renaud, André Legallant ou Marcel Cabon s'inscrivent directement dans la mouvance de la négritude).

En fait, dans l'océan Indien, la négritude n'a pas rencontré beaucoup d'écho.

## Du côté du surréalisme

---

Le **Cahier d'un retour au pays natal** de Césaire, matrice et foyer de la négritude, a trouvé en André Breton un fervent admirateur, qui a beaucoup fait pour sa diffusion. Déjà le premier recueil de Léon-Gontran Damas, **Pigments** (1937), avait été préfacé par un membre éminent du groupe surréaliste, Robert Desnos. Nombreuses sont les affinités entre les littératures émergentes des îles et le surréalisme (un des rares mouvements littéraires à présenter une théorisation cohérente et une structuration de groupe, malgré les nombreuses exclusions et dissidences). Les anthologies du surréalisme intègrent volontiers des poètes antillais (Césaire bien sûr), haïtiens (Clément Magloire Saint-Aude) ou mauriciens (Malcolm de Chazal). En Martinique, la revue *Tropiques* (1941-1945), fondée par Césaire, publie des textes qui empruntent au surréalisme la libération par l'écriture automatique. En Haïti, le surréalisme a trouvé un terrain très favorable, avec le soutien de Pierre Mabille, ami d'André Breton et conseiller culturel à l'Ambassade de France dans les années d'après la Seconde Guerre mondiale. Magloire Saint-Aude et René Bélance sont les précurseurs du surréalisme haïtien qui s'affirme dans les années 1960 autour de la revue *Haïti littéraire* avec l'écriture tumultueuse de Davertige ou Serge Legagneur. La participation du Mauricien Malcolm de Chazal au surréalisme repose plutôt sur un malentendu. André Breton avait été fasciné par les aphorismes énigmatiques de **Sens-plastique** (1947) qu'il avait reçus par la poste. Mais il ne comprend pas les textes ultérieurs de Chazal et sa quête d'une identité dans le passé mythique d'une fabuleuse Lémurie.

Il reste que le surréalisme, grâce à l'accueil qu'il a rencontré aux îles, a joué le rôle d'un formidable catalyseur, d'un libérateur de l'énergie poétique insulaire.

Le surréalisme a joué le rôle d'un formidable catalyseur, d'un libérateur de l'énergie poétique insulaire.

## Le spirialisme

---

De même que l'écriture poétique débridée par le surréalisme avait permis à Aimé Césaire de publier dans *Tropiques* des poèmes qui trompaient la censure par leur excès même, les écrivains demeurés en Haïti sous la dictature duvaliériste ont évité l'engagement politique affiché pour recentrer l'activité littéraire sur elle-même. Ainsi pouvaient-ils espérer échapper à la répression du pouvoir. Dans les

années 1960, on voit fleurir les groupes littéraires comme le pluréalisme, puis le spiréalisme, fondé par trois écrivains de haut vol : Frankétienne, Jean-Claude Fignolé et René Philoctète. Le spiréalisme se revendique comme une écriture du mouvement, une rébellion contre toute limitation, une réponse hors normes à la folie haïtienne que l'époque Duvalier a poussée à son apogée. Les textes de Frankétienne (**L'Oiseau schizophone**, 1993 ; **Ultravocal**, 1972, réédition en 1995, ou bien l'étonnant roman en créole **Dezafi**, 1975) imposent leur forme chaotique, leur volonté de libération absolue (la spirale, forme ouverte par excellence, invite à dépasser toute limite de genre, comme tout enfermement dans une identité ramenée à une étiquette de race ou de nation). De ce point de vue, la boucle est bouclée. Le spiréalisme qui a sans doute ses racines dans l'indigénisme du début du siècle, en prend le contre-pied par son refus de tout repliement sur une identité déjà donnée par l'héritage du passé.

**Le spiréalisme se revendique comme une écriture du mouvement, une rébellion contre toute limitation.**

## **De l'antillanité à la créolité**

---

Aux Antilles françaises, les années 1960 sont marquées par un sentiment de déception. Le statut de département, obtenu grâce à Aimé Césaire, semble faire rater aux îles le train de la décolonisation. Édouard Glissant, qui a été au lycée de Fort-de-France l'élève fasciné d'Aimé Césaire, commence à proposer à la place du mot d'ordre de la négritude l'idée-phare d'une « *antillanité* » produite par la situation particulière des îles dans l'espace et dans le temps, dont il faudrait énumérer tous les malheurs et toutes les splendeurs (« *Née d'un bouillon de cultures, dans ce laboratoire dont chaque table est une île, voici une synthèse de races, de mœurs, de savoirs, mais qui tend vers son unité propre*», **Soleil de la conscience**, 1956). La pensée de Glissant s'est développée dans ses romans (**Le Quatrième Siècle**, 1964), ses essais (**Le Discours antillais**, 1981) et par la revue *Acoma* (1971-1973). Elle a profondément marqué la génération qui arrive sur le devant de la scène dans les années 1980. Celle-ci lance, sous la signature de Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, un manifeste, **Éloge de la créolité** (1989), promis à un grand retentissement. Le principe de la créolité est d'appuyer sur la langue créole, sur son pouvoir de résistance et de mémoire des traces conservées par les Africains déportés comme esclaves (la « *parole de nuit* »), une rénovation totale de la littérature des îles créoles. Cette littérature s'écrira en créole ou en français, mais dans un français qui fera une place au créole, dans la permanente jubilation du contact des langues.

Le mouvement de la créolité a rassemblé des romanciers de talent (ses promoteurs, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, mais aussi Gisèle Pineau ou Ernest Pépin) et il a suscité un vrai débat intellectuel, avec Maryse Condé, avec Édouard Glissant lui-même qui s'en est démarqué en mettant l'accent sur le processus de « *créolisation* ».

## La créolie et l'indianocéanisme

---

La visée de la créolité est d'appeler à la prise de parole toute communauté luttant par la langue contre la domination coloniale. Il était logique qu'elle trouve un écho dans les îles créoles de l'océan Indien. Des romanciers comme Axel Gauvin, Carl de Souza, Monique Agénor ont pratiqué eux aussi des recherches d'écritures métissées, faisant entendre le créole dans sa jonction avec le français. Mais l'influence du mouvement caraïbe de la créolité se conjugue avec le retentissement trouvé par le manifeste du poète (par ailleurs évêque de la Réunion) Gilbert Aubry qui avait lancé en 1978 son **Hymne à la Créolie** : proclamation d'une identité insulaire (en l'occurrence réunionnaise) dans la pluralité ethnique et le refus de l'acculturation au modèle de la métropole. La créolie de Gilbert Aubry n'est pas sans rappeler la notion plus générale d'« indianocéanisme », forgée en 1961 par l'homme de lettres mauricien Camille de Rauville. En rassemblant tous les textes écrits dans (ou en relation avec) les îles de l'océan Indien, celui-ci croit déceler un dénominateur commun qui serait fondé sur le sentiment enivrant de la nature tropicale, la rencontre-fusion des races et des cultures, la palingénésie des « civilisés » au contact d'îles naguère désertes. Le mythe du continent primordial englouti de la Lémurie (mis en forme par Jules Hermann, Robert-Edward Hart, Malcolm de Chazal et quelques autres) exprimerait cette recherche identitaire convergente des insulaires de l'océan Indien<sup>8</sup>.

De l'indigénisme à l'indianocéanisme, un même désir s'articule, que résumerait la formule souvent citée d'Édouard Glissant : « *Tout homme est créé pour dire la vérité de sa terre* ». Les littératures insulaires cherchent passionnément à s'ancrer, se territorialiser sur les bouts de terre (« *îles cicatrices des eaux / îles évidences de blessures* » dit le poème d'Aimé Césaire) où l'Histoire et ses désastres ont déposé des hommes et des femmes venus de toute la terre. Les insulaires d'aujourd'hui sont les fils et filles de ceux qui survécurent. Ils vérifient ce proverbe qu'il faudrait inventer : « *On ne naît pas indigène ni autochtone. On le devient* »

Jean-Louis JOUBERT

La visée de la créolité est d'appeler à la prise de parole toute communauté luttant par la langue contre la domination coloniale.

ce proverbe qu'il faudrait inventer : « On ne naît pas indigène ni autochtone. On le devient ».

---

8. Les spéculations de Camille de Rauville sont présentées comme fil conducteur de son anthologie **Littératures francophones de l'Océan Indien** (Saint-Denis de la Réunion, Éditions du Tramail, 1990). Elles sont reprises dans l'opuscule de Jean-Georges Prosper **La Créolie indian-océaniste. Littératures francophones de la Région de l'océan Indien**, Port-Louis, Le printemps, 1996.

# La quête de l'Ailleurs ou les voies multiples de la construction identitaire

Cas de la littérature malgache  
d'expression française

Liliane Ramaroso

---

*« Ailleurs : dans un lieu autre que celui où l'on est et dont on parle » (Le Robert). L'Ailleurs ne prend donc sens que par rapport à un « Ici » et par rapport au Sujet. Une longue tradition littéraire européenne a effectivement érigé le paysage exotique (notamment le paysage insulaire du Sud) comme l'Ailleurs par excellence. Mais ce paysage est bien plus qu'un simple décor naturel différent du paysage européen. Il implique aussi le sujet, dans la mesure où « le spectacle [en] constitue pour le voyageur le seul moyen de découvrir enfin le sens de ce qu'il est et de ce qui l'entoure »<sup>1</sup>.*

L'altérité géographique est donc une composante essentielle de la construction identitaire et peut de ce fait être particulièrement significative pour les littératures francophones, élaborées et fonctionnant dans l'interaction de multiples cultures en contact.

Dans ces littératures, à quelles contrées renvoie l'Ailleurs ? Quelles révélations de soi implique la découverte de ces nouveaux paysages et de ces humanités différentes ? Le cas de la littérature malgache d'expression française permettra peut-être d'apporter des éléments de réponses à ces questions. Compte tenu de la dimension culturelle et historique de l'altérité géographique, nous adopterons un plan chronologique. Mais au préalable, il importe de remonter « à la source » en questionnant les textes traditionnels à ce propos.

---

1. Bernard Mouralis, « Le texte exotique comme révélateur de la différence » in *Les contre-littératures*, Paris, PUF, Collection SUP, 1975, p. 71.

## L'image de l'Ailleurs dans les textes traditionnels...

---

En malgache, le même terme désigne « *l'au-delà des mers* » et l'Occident. Dans les contes traditionnels, cet « *au-delà des mers* » était déjà paré d'une aura particulière. Dans le conte de l'Enfant et la Bête, riche de plusieurs variantes régionales<sup>2</sup>, un enfant offre l'hospitalité à une Bête malgré les réticences de ses proches. Pour le remercier, la Bête emmène l'enfant – mais toujours sans l'assentiment des siens – visiter son pays situé loin, loin, bien « *au-delà des mers* » et des « *vastes fonds marins* ». De ce voyage interdit, l'Enfant ramène le secret d'un mot magique qui lui octroie un pouvoir sans limites.

Bien avant l'écriture et bien avant l'arrivée des Européens, la démarcation entre l'Ici et l'Ailleurs est donc bien délimitée (hors et dans les frontières de l'Île) ; le passage d'un côté à l'autre de la frontière constitue une transgression en soi et les rapports avec l'Autre se posent en termes de pouvoir.

Dans la littérature contemporaine, la démarcation est-elle aussi nette ? Les enjeux sont-ils les mêmes d'une génération littéraire à l'autre ?

Chez Jean-Joseph Rabearivelo et Jacques Rabemananjara – figures les plus significatives de l'époque coloniale – la quête de l'Ailleurs constitue un des thèmes structurants de l'œuvre, mais dans des perspectives radicalement différentes.

## De l'Orient à l'Occident ou d'un voyage initiatique

---

Rabearivelo a dédié **Presque-Songes** – un de ses derniers recueils – « à tous [ses] amis, morts et vivants, fils d'Orient et d'Occident ». Mais la sérénité de cette double appartenance géographique ne s'est réalisée qu'au prix d'une longue quête.

Cette dialectique entre l'attachement au terroir et l'attrait irrésistible de l'Occident structure effectivement l'ensemble de son œuvre selon une dynamique complexe. Dans un premier temps, la fascination de l'Ailleurs l'emporte : « – *Mais las des grands soleils de feu / qui brûlent les monts d'Iarive ; / [...] vers l'Occident j'ai fait voguer / mon âme ardente et nostalgique...* »<sup>3</sup>

En dépit de cette profession de foi, l'Ailleurs ne renvoie nullement au paysage européen. Chez Rabearivelo, la quête de l'Ailleurs s'effectue exclusivement par poètes ou peintres interposés. L'altérité géographique dans les premiers recueils reprend ainsi tous les canons de l'exotisme occidental, hérités de ses lectures.

Dialectique entre l'attachement au terroir et l'attrait irrésistible de l'Occident.

---

2. « L'enfant né un mardi », in **Contes Antakarana**, 1990, Antsiranana, Alliance Française, Antananarivo, édition « Foi et Justice », pp. 55 à 91.

3. « A Tristan Derème », op. cit. p. 28.

En premier lieu, le décor renvoie au paysage tropical, selon les stéréotypes les plus conventionnels du genre : « *en vain je lirai Lavaud, / Camo, Toulet, Hart ; en vain / viendront les océanides / danser sur les plages chaudes, / qui le front paré de palmes / fraîches ou de fleurs pourpres, / qui les seins frais pleins de charmes / comme un fruit double qui s'ouvre / aux caresses du soleil.* »<sup>4</sup> Ou alors, l'Ailleurs revêt les traits de l'orientalisme littéraire le plus flamboyant : Grenadier,

« *Fleur mauresque égarée en terre imérinienne  
qui te plaisais jadis à parer des sultanes  
ivres d'amour et de lune au pied des platanes,  
je dirai ta tristesse au seuil des mers indiennes.  
A la fontaine de marbre et d'or d'une mosquée,  
Aux briques roses d'un minaret en ruines [...]* »<sup>5</sup>.

Plus rarement, la quête de l'Ailleurs se perd dans la beauté aride du paysage désertique : « *Joie unie et chaude du désert ! / Nulle part, l'azur n'est aussi bleu / Que sur les monts de sable et de feu / Sillonnés de vol puissant et clair, / Paysage apparemment sans fin, / Comme l'effroi de l'éternité* »<sup>6</sup>

Mais cette quête de l'Ailleurs n'est que transitoire dans l'itinéraire du poète. « *Ô mon cœur amoureux de trois zones du monde : / L'Europe froide où va le meilleur de toi-même, / L'Inde au ciel aussi rose et bleu que ton poème / Et l'Afrique, ta source limpide et profonde / Fixe ton choix sur l'une ou l'autre de ces terres, / Bien que toutes, dis-tu, gardent tes origines* »<sup>7</sup>

Cette quête trouve effectivement son aboutissement dans un plus solide ancrage dans le terroir : « *Tu t'étonnes en suivant des yeux cet oiseau / Qui ne s'égare pas dans le désert du ciel / Et retrouve dans le vent / Les sentiers qui mènent à la forêt natale* »<sup>8</sup>

C'est dans cette perspective qu'il assumera en toute sérénité l'interférence des cultures : « *dans cette langue [qu'il a] choisie / Pour préserver [son] nom de l'oubli / Dans cette langue qui parle à l'âme / Tandis que la nôtre murmure au cœur* »<sup>9</sup>

Chez Rabearivelo, la maturation de la rêverie sur l'Ici et l'Ailleurs épouse étroitement celle de l'écriture. À l'indécision entre « *l'esprit de ses ancêtres* » et sa « *langue adoptive* » correspondent les « *calques* » des formes les plus codifiées de la prosodie occidentale. À la conviction de l'interférence des cultures correspondent les audacieux emprunts à l'esprit et à la lettre des hainteny traditionnels.

**Chez Rabearivelo,  
la maturation de  
la rêverie sur l'Ici  
et l'Ailleurs  
épouse  
étroitement celle  
de l'écriture.**

---

4. « *Prélude I* », *op. cit.* p. 7

5. « *Grenadier* », **Volumes**, p. 78.

6. « *Désert* », *op. cit.* p. 42.

7. « *Cœur et ciels d'Iarive* » n° 3, *in op. cit.*, p. 92.

8. « *Ton œuvre* » *in Presque-Songes*, Imprimerie de l'Imerina, réédition, 1960, pp. 82-83.

9. « *Lambe* », *in Presque-Songes*, p. 71.

# Du Nord au Sud ou l'histoire d'une conquête

---

L'espace chez Rabemamanjara repose sur une toute autre antinomie : « *La tête tournée à l'aube levante / Un pied sur le nombril du ponant / Et le thyrses planté dans le cœur nu du Sud*<sup>10</sup> / *Je danserai la danse éclair / Des chasseurs de reptiles* »<sup>11</sup> C'est également dans cette perspective que s'oppose le bestiaire. D'un côté, les loups, les hyènes – bref, les fauves du Nord – avec leurs attributs de mort comme les griffes, les crocs. De l'autre, le bestiaire malgache, avec les attributs pacifiques de leurs chants, de leurs plumages aux couleurs de l'arc-en-ciel.

La quête de l'Ailleurs se pose aussi chez lui en termes de défi ou de transgression : « *Tu me pardonneras mon oubli migratoire, [...] / Aux fins de conquérir la toison de grimoire et la coquille de la neige* »<sup>12</sup>. À la « di-vision » solaire et cyclique entre le lieu où le soleil se lève et celui où il se couche (Orient/Occident), s'oppose ainsi la « di-vision » linéaire par rapport aux repères spatiaux des Pôles ou de l'Équateur (Septentrion/Midi ou Nord/Sud). Par ailleurs, chez Rabearivelo, la quête de l'Ailleurs et les rapports avec l'autre se posent en termes d'interférence des cultures (donc de savoir) ; chez Rabemamanjara, en termes de domination ou d'assujettissement (donc de pouvoir).

Dans les œuvres des années 80, l'altérité géographique renvoie rarement à des contrées lointaines et extérieures, mis à part une exception significative.

## « Le voyage à Paris » ou les illusions perdues

---

**Elle au printemps** de Michèle Rakotoson<sup>13</sup> reprend le thème favori des romans de formation négro-africains des années 60, celui du voyage à Paris. Mais à l'image monolithique que la Ville revêt dans ces romans, **Elle au printemps** en substitue une image éclatée qui se réfracte en mille facettes.

Ici, les motivations du voyage sont éminemment subjectives et chaque personnage modèle la ville sur ses rêves : « *Pour quelle Europe de carte postale s'exilait-elle ? [...] Au fond, qu'est-ce qui pousse une personne à partir ? Un désir d'être ailleurs, la peur au ventre ou simplement un air de jazz qui trotte dans la tête ?* »<sup>14</sup>

Les images de la ville se dédoublent ainsi systématiquement à travers la confrontation de l'imagerie personnelle à la découverte des

Chaque  
personnage  
modèle la ville  
sur ses rêves.

---

10. C'est nous qui soulignons.

11. « Antsa », p. 115.

12. « Lamba », p. 186.

13. Michèle Rakotoson, **Elle au printemps**, 1996, Paris, éditions Sépia.

14. Op. cit. p. 14.

lieux : « *Du fin fond de ses souvenirs d'école, des images et des mots revenaient lui parler de dentelles, de fenêtres aux carreaux impeccables et de parquets un peu trop cirés... A travers la vitre, elle voyait [...] des murs noirâtres aux couleurs affadies, des arbres qui dépérissent entre trois couches de bitume et autre traces de suie.* »<sup>15</sup>

Le rôle de ce voyage au pays de la différence est de recentrer le personnage sur son identité profonde : « *Elle pouvait enfin raconter le crépuscule des Hauts Plateaux, l'embrasement bref de toutes les collines, [...] et la dignité des siens, qui avaient tellement faim. Elle parla comme on se délivre, raconta tout...* »<sup>16</sup>.

Au dénouement, l'ultime tentative de Sahondra pour retrouver sa correspondante à Valenciennes échoue. La quête menée tout au long du roman ne trouve donc pas d'aboutissement. Et c'est juste à ce moment qu'elle se réconcilie avec son destin :

« *Et tout aussi brusquement, elle réalisa qu'elle ignorait encore la pureté des matins de givre où le soleil se mire dans tous les cristaux, [...] ne savait rien des hivers boueux et spongieux...*

*Sahondra ne savait rien de l'hiver, mais se prépara à en passer un très froid.* »<sup>17</sup>.

Cette fin en points de suspension confirme que loin d'être le couronnement de la réussite sociale, Paris aura juste permis à l'héroïne de prendre sa propre mesure.

Tous les autres romans ou nouvelles ont pour cadre exclusif Madagascar. Toutefois, chaque déplacement des héros joue le rôle d'un véritable rite de passage.

Chaque déplacement des héros joue le rôle d'un véritable rite de passage.

## De la campagne à la ville ou l'expérience du sacré

---

La première partie de **Dadabe**<sup>18</sup> se déroule dans la région d'Ambatomanga où Dadabe (grand-père) exerce comme médecin de campagne. Dans le cadre de ses tournées, il se rend au village maudit l'Ambohitantly, fief du paganisme dans une région fortement christianisée. Il transgresse alors deux tabous. D'une part, en introduisant la science des Blancs dans le lieu voué au culte du puissant et redoutable Raodibato, une des douze idoles royales. D'autre part, en franchissant la porte interdite : « *Plus tard, bien plus tard, j'appris qu'il avait délibérément choisi de rentrer par la porte nord-ouest, réservée aux patriarches et aux adeptes du culte de Raodibato* »<sup>19</sup>

---

15. Op. cit. pp. 93-94.

16. Op. cit ; p. 87.

17. Op. cit. p. 122

18. Michèle Rakotoson, **Dadabé**, 1984, Paris, Karthala.

19. Op. cit. p. 19.

A travers le regard de Nivo, la narratrice, le village revêt tous les aspects d'une altérité géographique et d'une humanité différentes, inquiétantes : « *Les habitants ressemblaient aux maisons, hâves, déguenillés. Toute leur vie semblait s'être retirée dans leurs yeux [...] et ils nous haïssaient d'être là, de venir de l'extérieur, [...] de l'extérieur où il y avait d'autres dieux.* »<sup>20</sup>

Coïncidence ou simple hasard ? Juste après cette intrusion dans l'Ailleurs, l'Ombre viendra prendre possession de Dadabe. Après sa mort, Nivo quitte Ambohimanga pour Antananarivo. Ce voyage revêt lui aussi les aspects d'un rite de passage du royaume d'enfance au monde des adultes, et implique un recentrement sur soi.

Dans **Le Bain des Reliques**<sup>21</sup>, c'est également un voyage qui scelle le destin du héros. Ranja – un jeune cinéaste récemment de retour au pays – étouffe à Antananarivo, enlisée dans la misère. Il accepte de filmer la cérémonie du bain des reliques (Fitampoha), qui a lieu dans la région du Moyen-Ouest.

Ambohitra s'impose d'abord à Ranja et à ses compagnons comme une altérité géographique suscitant un sentiment d'étrangeté intense : « *Dans ce village, il n'y avait même pas les chiens squelettiques qui erraient sur les marchés. Il n'y avait rien. Rien que la terre stérile, la terre morte, la latérite. La peur les envahit. Figea leurs muscles, leurs corps, leurs jambes, leurs sexes.* »<sup>22</sup>

Mais peu à peu, pour Ranja, le contrat professionnel se transforme en une mission sacrée. « *Cette terre-là enveloppait le sanctuaire [...] fondait le sanctuaire dans le village, en faisait une maison parmi tant d'autres, destinée elle aussi à périr un jour, destinée à l'oubli, sauf dans les mémoires et des mots transmis de père en fils. Et lui, Ranja, allait transmettre la mémoire, transcender l'oubli, enlever les scories* »<sup>23</sup>.

Sa liaison avec la fiancée d'Ondaty lui vaut d'être lapidé rituellement. La cérémonie peut ainsi commencer, car « *les ancêtres avaient eu leur victime, leurs mânes étaient rassasiés* »<sup>24</sup>. Par sa mort, il entre donc de plain-pied dans le rituel, participe à la cérémonie non plus en tant que simple spectateur mais en tant qu'acteur.

---

## Des rêves à la réalité

---

Dans les nouvelles de Jean-Luc Raharimanana, ce sont les lieux familiers eux-mêmes qui éveillent chez le héros et suscitent chez le lecteur un sentiment d'étrangeté radicale à travers le prisme déformant de la folie du narrateur.

---

20. *Op. cit.* p. 20.

21. Michèle Rakotoson, **Le Bain des Reliques**, 1988, Paris, Karthala.

22. *Op. cit.* p. 47.

23. *Op. cit.* p. 55.

24. *Op. cit.* p. 141.

Dans « Ruelles », les scènes de la course nocturne du héros à travers la ville se superposent à celles de la mort de Vinnie. A travers son délire, les recoins les plus banals de la Ville se transforment ainsi en un univers hallucinant :

*« Ruelles en défilés de plus en plus étroits, falaises de murs immenses qui m'écrasent, qui me broient. [...] Je m'enfonce dans les dédales ténébreux. Il faut tourner un mur, sortir les pieds d'un caniveau éclaté. Les chaussures font un bruit épouvantable. L'eau des enfers monte par les pieds »<sup>25</sup>.*

Dans la plupart des récits de **Lucarne**, l'Ici prend des allures d'Ailleurs à travers « *les yeux ivres de trop vouloir, souls de trop louvoyer entre hallucination et réalité* »<sup>26</sup>.

Mais la mort salvatrice des héros leur permet toujours de ressusciter leurs fantômes et de se fondre dans leur propre mirage : « *Les pavés résonnent. Fuir. Il y a une détonation qui déchire le silence compact. Il y a dans mon dos comme un petit trou qui me creuse, qui me harasse [...] Tends-moi la main Vinnie. Tends-moi la main. Mon amour, ma seule vie...* »<sup>27</sup>

L'altérité géographique joue indéniablement un rôle fondamental dans la construction identitaire, mais dans une double perspective. L'Ailleurs peut renvoyer à un lieu lointain et extérieur et être le vecteur d'une construction identitaire essentiellement collective. Il peut aussi ne constituer que la face cachée de l'Ici, et être le révélateur de drames intimes.

Cette dialectique de l'Ailleurs relève d'une double vocation de la littérature malgache d'expression française : celle de légitimer les valeurs intangibles d'une communauté et celle de situer l'individu dans la turbulence du monde actuel. Double vocation qu'elle assume en partage avec toutes les littératures en contact de langues.

Liliane RAMAROSOA  
École Normale Supérieure  
Université d'Antananarivo  
MADAGASCAR

---

25. J.-L. Raharimanana, « Ruelles », in **Lucarne**, 1996, Paris, *Le Serpents à Plumes*, p. 40.

26. « Nuit », *op. cit.* p. 91

27. « Ruelles », *op. cit.* p. 41.

# V.S. Naipaul : l'exil ultime

Priska Degras

---

**Né en 1932, d'une famille originaire de l'Inde, à Chanagas, dans la colonie anglaise de Trinidad, Vidiadkhar Sarajprasad (V.S.) Naipaul quitte Port of Spain en 1950 et s'installe en Angleterre. Après des études à Oxford, il devient journaliste et collabore pendant deux ans à la B.B.C. ainsi qu'à l'hebdomadaire *New Statesman*. Son premier roman, *Le masseur mystique*, publié en 1957, à l'âge de vingt-cinq ans, sera distingué par le prestigieux prix John Llewellyn<sup>1</sup>. Depuis cet éclatant début littéraire, V.S. Naipaul, qui s'est entièrement consacré à l'écriture, a reçu de nombreux autres prix pour ses romans et essais. L'ampleur, la qualité et l'originalité de son œuvre – aujourd'hui riche d'une vingtaine d'ouvrages – font de cet écrivain anglophone d'origine antillaise l'une des figures les plus importantes de la création contemporaine mondiale. Écrivain de stature internationale, V.S. Naipaul est cependant encore largement ignoré en France, malgré la traduction en français de la quasi-totalité de son œuvre. A quelles obscures ou trop claires raisons – parmi lesquelles son refus de toute appartenance et sa féroce lucidité – faut-il attribuer l'étrange méconnaissance d'un tel talent ?**

## Une œuvre rebelle à toute classification

---

Une première évidence s'impose – l'œuvre de V.S. Naipaul – tout autant que sa personne – est résolument rebelle à toute classification commode et semble, dans le paysage de la littérature mondiale, à peu près inclassable. Sa place, dans les librairies, est mouvante : souvent intégrés à la littérature anglo-saxonne générale, les livres de V.S. Naipaul peuvent aussi se trouver sur les rayons de littérature caraïbe et même indienne ou encore mêlés aux récits de voyage (depuis 1960, V.S. Naipaul parcourt le monde et a écrit de nombreux essais sur l'Inde, l'Afrique, les États-Unis, la Caraïbe...) ; considéré parfois comme un écrivain « d'expression anglaise » (c'est ainsi qu'il est classé à la Bibliothèque Nationale de France), V.S. Naipaul, pour certains, appartient à la « littérature du Commonwealth » alors que, pour d'autres, il doit être inclus dans le vaste corpus de la « littérature post-coloniale » (cette dernière appellation étant suffisamment vague pour englober une large part des « écrivains du Sud »). Ces problèmes de

L'œuvre de V.S. Naipaul – tout autant que sa personne – est résolument rebelle à toute classification commode et semble, dans le paysage de la littérature mondiale, à peu près inclassable.

---

1. V.S. Naipaul, *Le masseur mystique*, Paris, 10/18, 1994.

classification et de dénomination ne sont pas spécifiques à V.S. Naipaul mais prennent, dans son cas, une particulière importance et une singulière saveur. Cet écrivain trinitadien d'origine indienne résidant (quand il ne parcourt pas le monde) en Angleterre depuis un demi-siècle ne se considère plus en effet et depuis longtemps, comme un Antillais. C'est ce qu'il explique dans un entretien accordé au *Trinidad Guardian* en 1968, précisant que Londres, plus que toute autre chose, est véritablement le sujet de son roman, paru en 1967, **The mimic men**<sup>2</sup>. Dans cet entretien, Naipaul affirme clairement son refus d'une inscription identitaire et littéraire antillaise, allant jusqu'à dire qu'il ne sait d'ailleurs pas ce que le mot « *antillais* » signifie au juste et que, n'ayant aucun point commun avec les Jamaïcains, par exemple, ou les autres insulaires de la Caraïbe, il ne peut les comprendre. Ainsi qu'il l'affirme hautement, sa profession est d'écrire et il est bien évident que cette exclusive activité d'écriture ne saurait, dit-il, lui procurer les moyens de son existence s'il n'était qu'un écrivain « régional ». Pour Naipaul, le régionalisme est un véritable « *nauffrage littéraire* »<sup>3</sup>. Contrairement à nombre d'écrivains caraïbes francophones qui conjuguent l'expression de leurs spécificités culturelles et la promotion d'une unité de l'archipel caraïbe, V.S. Naipaul rejette tout concept d'une quelconque communauté antillaise. L'évidente diversité de cette région du monde est en effet telle qu'elle ne permet, selon lui, aucun rassemblement, aucun partage réel (si ce n'est celui de la violence de l'Histoire, élément insuffisant pour fonder une communauté véritable). Ainsi qu'il s'en est expliqué à plusieurs reprises, V.S. Naipaul a compris, dès son jeune âge, qu'il lui faudrait fuir l'enfermement insulaire de la petite colonie anglaise s'il voulait accomplir son projet littéraire (projet étonnamment précoce et inspiré par l'exemple de son père). Il n'est d'ailleurs pas sûr que l'écrivain né à Trinidad se soit jamais perçu comme antillais, si l'on entend ainsi la conscience de faire partie d'une communauté dont l'ambition nationale transcenderait les particularités ethniques et sociales. Ainsi qu'il nous est dit à propos de Trinidad dans **La traversée du milieu**, essai publié en 1962, après un voyage de plusieurs mois dans la Caraïbe : « *Chacun luttait pour se faire une place dans la communauté. Cependant il n'y avait pas de communauté. Nous étions de races, religions, bandes et clans différents, et nous nous étions trouvés par hasard sur la même petite île. Rien ne nous liait si ce n'est le lieu de résidence commun. Il n'y avait pas de sentiment nationaliste ; il ne pouvait y en avoir. Il n'y avait pas de réel sentiment anti-impérialiste ; en réalité, ce n'était que notre appartenance à l'empire britannique qui nous donnait une identité. Ainsi les protestations ne pouvaient être qu'individuelles, isolées, ignorées* ».

**Le régionalisme est un véritable « naufrage littéraire ».**

**[Il] a compris, dès son jeune âge, qu'il lui faudrait fuir l'enfermement insulaire de la petite colonie anglaise s'il voulait accomplir son projet littéraire.**

2. Traduit en français sous le titre **Les hommes de paille**, publié par Christian Bourgeois en 1991.

3. Pour cet entretien et ceux dont il sera fait mention plus loin, v. Editions Fero

4. V.S. Naipaul, **La traversée du milieu**, Paris, Plon, 1994, p.48. (1ère édition sous le titre **The middle passage** en 1962).

## L'île impossible

---

L'île de son enfance est perçue par Naipaul comme un lieu où règnent la vacuité, la stérilité et d'où il est urgent de fuir pour rejoindre le « vrai » monde, le vieux continent européen. Il semble, en effet que domine à Trinidad une sorte d'irréalité dangereuse, due, selon le jeune Naipaul, à une particulière qualité de la lumière insulaire. Découvrant, plus tard, que cette même lumière singulière baigne des lieux tels que l'Égypte ou le Bihar et qu'elle n'a pas empêché le déploiement de prestigieuses civilisations, Naipaul en conclura que ce sentiment d'irréalité ne provenait pas de la lumière mais de la conscience de ne pouvoir trouver, dans l'île natale, sa place véritable. Fuir le vide vertigineux, l'irréalité étouffante mais aussi le manque de cohérence et de consistance de l'île natale ainsi que son désordre mortifère sera, pour certains personnages de ses romans tout comme pour Naipaul lui-même, une nécessité vitale tant l'étroitesse de la vie insulaire est une constante et immense menace. Très tôt, avant même son adolescence, Naipaul a su qu'il lui faudrait échapper à la mesquinerie de cette île « sans importance, sans créativité, cynique », à la claustration de ce lieu minuscule où rien de grand ne pouvait s'accomplir car, là, dit-il dans **La traversée du milieu** : *« Le pouvoir était reconnu, mais la dignité n'était accordée à personne. Quiconque occupait une position élevée était tenu pour malhonnête et méprisable. Nous vivions dans une société qui se refusait des héros. [...] C'était aussi un endroit où une injure courante était « vaniteux », épithète qui exprimait le ressentiment que provoquait quiconque avait des capacités hors du commun. De telles capacités n'étaient pas requises par une société qui ne produisait rien, n'avait jamais à prouver sa valeur, à être efficace. [...] La générosité, – l'admiration d'égal à égal – était donc inconnue ; c'était une qualité que je ne connaissais que par les livres et ne trouvai qu'en Angleterre<sup>5</sup>. »*

Bien loin de toute complaisance exotique, Naipaul – dont le prénom signifie à la fois « lucidité » et « connaissance » –, porte sur la Caraïbe, comme sur de nombreuses autres régions du monde, un regard dont l'acuité peut sembler insupportable à ceux qui préfèrent la déploration nostalgique et la plainte continue à l'analyse lucide, notamment de l'apparente incapacité de certaines cultures et sociétés à résister non seulement à l'oppression mais encore aux illusions nées de la vision mythique qu'elles ont d'elles-mêmes. L'angoissante question des possibles faiblesses internes, structurelles de certaines cultures et des limites ainsi imposées à leur développement est une obsession qui s'exprime autant dans les romans que dans les essais de Naipaul et que certains ont pu confondre avec une sorte de glorification de l'Occident vainqueur du chaos et de la barbarie. Le constat que fait Naipaul des sociétés antillaises et plus généralement de nombreux pays en voie de développement, peut parfois sembler brutal, insensible voire injuste ou dicté, comme certains critiques le

La conscience de ne pouvoir trouver, dans l'île natale, sa place véritable.

L'apparente incapacité de certaines cultures et sociétés à résister non seulement à l'oppression mais encore aux illusions nées de la vision mythique qu'elles ont d'elles-mêmes.

---

5. Op. cit., pp.46 et suivantes.

soutiennent avec violence, par une sorte de haine de soi, d'impossibilité d'accepter ses origines et sa couleur. Ainsi ce jugement, datant de 1962 sur les écrivains antillais : « *Vivant dans une culture empruntée, l'Antillais, plus que d'autres, a besoin d'écrivains qui lui disent qui il est et où il se trouve. En cela, les écrivains antillais ont échoué. La plupart jusqu'ici, n'ont fait que refléter et flatter les préjugés de leur groupe de race ou de couleur. [...] Pour l'initié, tout un pan de la littérature antillaise a peu à voir avec la littérature et beaucoup à voir avec la guerre raciale. [...] On ne peut reprocher à aucun écrivain de refléter sa société. Si l'écrivain antillais encourt ce reproche, c'est parce que, en acceptant et en promouvant les pâles valeurs de race et de couleur de son groupe, il n'a pas seulement échoué à diagnostiquer la maladie de sa société, mais il l'a aggravé<sup>6</sup> »*

## **Le refus des origines**

---

Cependant ainsi que Naipaul n'a cessé de l'affirmer dans ses romans, ses essais mais aussi ses entretiens, son écriture n'est pas autre chose qu'une tentative, parfois désespérée, de comprendre l'infinie complexité du monde et de se libérer, ainsi, de l'angoisse que provoque son effarant désordre. L'écriture, en tant que remise en ordre du monde, est la seule sécurité possible de cet écrivain qui, depuis longtemps, a fait de l'exil définitif une manière de vivre, malgré les grands risques que comporte un refus aussi absolu et hautain de toute appartenance (nationale, communautaire ou politique). Dans un entretien publié par *Transition 40*, en 1971, Naipaul déclare que l'expérience d'une réalité large lui vient de son statut d'exilé – et même de réfugié – et que l'absence, pour lui, d'un pays, d'une communauté – d'une quelconque affiliation ou allégeance – l'a conduit à s'affirmer dans sa pure individualité – bien que, ajoute-t-il, le risque soit grand, dans ce genre de situation, d'en perdre la raison. Cette radicale et impériale solitude de Naipaul, aussi douloureuse qu'elle ait pu être par moments, lui a permis d'être dans une liberté que connaissent sans doute peu de littérateurs originaires de l'ancien monde colonial et, pour cela, trop souvent affligés de l'énorme fardeau de témoigner des souffrances de leur peuple et donc ainsi privés de la possibilité d'une réelle analyse, de l'intérieur, du malheur commun. La lucidité toujours aiguë et parfois virulente de Naipaul a été perçue, par certains, comme une sorte de mépris des cultures dominées, de ces sociétés incapables de résister non seulement à la violence d'une histoire imposée mais encore à leur propre désir d'une auto-destruction provoquée par leur impuissance à réguler leurs multiples et délétères tensions internes. Pour Naipaul, c'est dans la compassion inutile et sottement romantique qu'affichent trop souvent les sociétés riches envers les sociétés sous-développées ou la complaisance avec laquelle certains écrivains font de la pauvreté un élément romanesque plaisamment pittoresque que réside

**Une tentative de comprendre l'infinie complexité du monde et de se libérer, ainsi, de l'angoisse que provoque son effarant désordre.**

---

6. *Ibid.*, p.78.

le réel mépris des cultures dominées. Ainsi que le déclare le héros des **Hommes de paille**, originaire d'une petite île caraïbe et outré, à son arrivée en Angleterre de constater que certains hommes politiques « mettaient une rage vertueuse à évoquer leur enfance de va-nu-pieds » :

« Être issu de plusieurs générations de fainéants et de ratés, de toute une lignée de personnes sans imagination ni esprit d'entreprise, une lignée d'opprimés, m'avait toujours paru justifier le mutisme d'une honte profondé »

C'est avec une fustigeante rigueur et, souvent une ironie mordante que Naipaul explore, dans ses romans, nouvelles et essais, l'étendue du ravage colonial, l'ampleur du désastre de tant de nations indépendantes ou la vie quotidienne d'une pension de famille anglaise. Son opposition farouche à toute illusion romantique, son refus de toute récrimination geignarde sont d'autant plus vifs que son écriture, dense, acérée, étonnamment précise et incisive ne permet aucun de ces relâchements lyriques propices à l'apitoiement qui affectent parfois les victimes de l'ordre colonial. S'agissant des formes diverses de cette écriture révélatrice de la complexité du monde, dans un entretien avec Ahmed Rashidi publié, en 1995, par *Far Eastern Economie Review* Naipaul, récusant la notion de genre, juge inutile d'établir une distinction entre ses romans, ses essais ou ses récits de voyage et affirme que toute écriture peut être créatrice, quel que soit son objet. Pour Naipaul, qui hait le mot « roman », la fiction semble maintenant d'autant moins nécessaire que les moyens d'une large connaissance du monde se sont extraordinairement développés ces cent dernières années donnant ainsi accès à une multitude de savoirs.

**L'énigme de l'arrivée**, publié en 1987, exprime de façon magistrale cette volonté de transgresser les frontières du récit fictionnel<sup>8</sup>. Dans cet essai autobiographique, Naipaul, retraçant son chemin d'écrivain et la crise grave qui l'a saisi à l'approche de la maturité, offre une vision nouvelle de ses années d'apprentissage mais révèle également les doutes et les difficultés d'une existence entièrement vouée à l'écriture et marquée, dans les années précédant la parution de ce livre, par de nombreux deuils, notamment celui de son frère Shiva, lui aussi écrivain, disparu prématurément en 1985. Dans cet ouvrage rigoureux, d'une lumineuse densité, le talent de Naipaul est porté à un rare point d'incandescence, confirmant ainsi son sentiment profond sur la réelle nature de l'écriture, sur cet acte d'exigence et de désir, de foi et de désespoir dont il affirme, malgré la précocité de son propre talent, qu'il « n'est pas pour les jeunes gens mais pour ceux qui ont vieilli, ont souffert, ont été blessés – pour ceux qui ont besoin de lumière<sup>9</sup> ».

Une opposition farouche à toute illusion romantique, un refus de toute récrimination geignarde.

Une volonté de transgresser les frontières du récit fictionnel.

Priska DEGRAS  
Université Aix-Marseille III

---

7. *Op. cit.* p. 110.

8. V.S. Naipaul, **L'énigme de l'arrivée**, Paris, 10/18, 1991.

9. « V.S. vs the Rest : The fierce and enigmatic Naipaul grants a rare interview in London », *Vanity Fair*, Mars 1987.

## Note de lecture

V.S. NAIPAUL

### Une maison pour M. Biswas

Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1964, 579 p., 75 FF.

Paru en 1961, et donc l'une des premières pierres de l'imposante œuvre de V.S. Naipaul, **Une maison pour M. Biswas** s'est rapidement imposé comme un des livres majeurs de l'auteur qui reconnaît lui-même lui porter un attachement particulier, peut être parce qu'il est nourri de sa vie (on reconnaît en effet souvent, au détour des lignes, tel ou tel détail rattaché à la biographie de l'écrivain). Car **Une maison pour M. Biswas** est d'abord une fresque réaliste du quotidien de Trinidad, resserrée autour de la figure du « héros » éponyme que nous voyons évoluer, de sa naissance à sa mort, lancé dans la recherche éperdue d'un « endroit pour vivre ».

On trouve déjà dans le roman les thèmes privilégiés de Naipaul (**Les hommes de paille**<sup>1</sup>, en particulier, offre un intéressant système d'échos à notre texte) : la difficulté d'être soi, l'acculturation et le rejet de son propre paysage, comme en témoigne cette remarque triste-ment ironique : « *Jamais la Trinidad du Nord ne leur avait semblé aussi belle qu'à travers les glaces de cette Buick* » (p. 496) qui fait pendant à la déception de M. Biswas découvrant par les livres d'autres réalités : « *Les descriptions des paysages et du temps(...) excitent son imagination, elles le firent désespérer de trouver du romantisme dans son morne pays vert que, chaque jour, le soleil calcinait.* » (p. 77). Le paysage de l'île semble bien être un des éléments essentiels de cette dif-

ficulté de s'approprier un territoire autant qu'une identité et Jean-Marie le Clézio, qui signe la préface de l'édition française, insiste sur « *l'esprit des îles* » sensible dans le roman, souligne la situation précaire des « *îles-tampons qui ne sont à personne* ».

Mais ce qui incarne le mieux cette angoisse du précaire et constitue le véritable fil directeur de l'œuvre est bien entendu le thème obsessionnel de la maison<sup>2</sup> qui incarne la hantise du provisoire, de l'errance et la difficulté à se construire une identité. On ne peut s'empêcher de penser ici aux pages de Lévinas qui, dans **Totalité et Infini**<sup>3</sup>, donne à l'Habitation un véritable statut ontologique : « *L'Habitation et l'intimité de la demeure qui rend possible la séparation de l'être humain sup- pose ainsi la première révélation d'Autrui* ».

Mais, alors que c'est bien contre cette annihilation de l'individualité que se bat M. Biswas, piégé par un rapide mariage au sein de la famille des Tulsi – imposant grouillement humain où, tout étant subordonné au groupe, règne l'anonymat – il semble bien que l'expérience d'autrui soit traumatisante, voire impossible, comme le montrera la peur malade des autres qui culmine dans la scène de quasi-démence de Green Vale, au milieu du livre.

Le parcours de M. Biswas est donc une suite d'expériences avortées où perpétuellement le terrain conquis est menacé par le provisoire. L'expérience ne cesse de se répéter comme le souligne le début du livre :

« *Ainsi M. Biswas en vint à quitter la seule maison sur laquelle il eût quelques droits. Durant les trente-cinq années consécutives, il devait être un er-*

*rant, sans foyer qu'il pût dire sien, sans famille hormis celle qu'il essaierait de créer en s'arrachant au gouffre absorbant des Tulsi* » (p. 41) mais cette menace du provisoire, cette impossibilité à trouver un ancrage dans la vie est plus largement exemplaire de nombreuses situations coloniales et postcoloniales, ainsi que liées à l'exil, comme le marque le rêve du retour en Inde : « *Ils vivaient dans l'attente de cette heure vespérale. Ils ne savaient pas l'anglais et se désintéressaient du pays où s'achevait leur existence : un lieu où ils étaient venus pour peu de temps et restés plus longtemps qu'ils ne le prévoyaient. Ils parlaient sans cesse de retourner aux Indes, mais si l'occasion s'en offrait, beaucoup refusaient, par crainte de quitter leur état temporaire familial. Et chaque soir, ils venaient sous les arcades de la maison solide, amicale, fumaient, racontaient des histoires et continuaient à parler de l'Inde.* » (p. 189-190).

Contre cette errance M. Biswas tente donc de construire une maison, de créer une famille ; mais, plus que celles-ci, c'est l'écriture qui semble proposer une alternative possible à la mouvance des choses, en figeant sur le papier les éléments fugitifs, qui, tout comme la maison, représente pour M. Biswas un « *miracle quotidien* », celui « *de voir ce qu'il avait écrit dans l'après-midi transformé en caractères imprimés, concrets, solides* » (p. 576). Elle y parvient, peut-être faiblement, après une période d'éclat, mais sans pouvoir véritablement s'imposer contre l'éternel recommencement des choses. Cependant, c'est peut-être à travers elle que s'incarne le mieux cette révolte individuelle (et chez M. Biswas elle est souvent impuissante

voire dérisoire) qui unit si bien le personnage, grand lecteur d'Épictète et de Marc-Aurèle, à son auteur, qui porte sur le monde un regard désabusé, juste et sans concession, tout en revendiquant un « idéal bouddhique de non-attachement ». Aussi, si on a souvent parlé d'**Une maison pour M. Biswas** comme du dernier roman « gai » de Naipaul – et si en effet l'ironie de la narration, le comique des situations et surtout le caractère bouffon et perturbateur du protagoniste amènent souvent à sourire – on ne saurait sous-estimer le profond désespoir qui sous-tend le texte et surtout se rappeler que Naipaul a lui-même expliqué son rapport à l'ironie et à l'humour en ces termes : « *Je ne suis pas un satiriste. La satire est le résultat d'un formidable assaut d'optimiste. Mais l'on ne peut pas se permettre la satire quand on attend la mort. La satire est une sorte de colère. L'ironie et la comédie viennent, à mon sens, de l'acceptation.* »<sup>4</sup>

Nathalie CARRÉ

1. V.S. Naipaul, **Les hommes de paille**, 1967; Paris, Christian Bourgois éditeur, 1991.

2. Qui scande le roman d'expériences avortées qui sont autant de chapitres : « les Tulsis », « The Chase », « Green Vale », « les aventures de Shorthill », avant de voir se profiler le chapitre « La maison ».

3. Emmanuel Lévinas, **Totalité et infini, essai sur l'extériorité**, le Livre de Poche, biblio essais, 1992, p. 161.

4. Extrait de l'interview de V.S. Naipaul avec Derek Welcott, paru dans le Sunday Guardian (Trinidad) du 17 mars 1965 (cité in **Conversations with V.S. Naipaul**, University Press of Mississippi, 1997).

VS. NAIPAUL

## À la courbe du fleuve

Roman traduit de l'anglais par Gérard Clarence, 10/18, Paris, 1995, 382 p., 47 FF.

Paru en 1979 sous le titre **A bend in the river**, édité par Albin Michel en 1982, **À la courbe du fleuve** met en scène une Afrique souffrante et violente, déchirée, soumise à une dictature d'autant plus féroce qu'elle s'est avancée sous le masque de la revanche historique. Salim, un jeune homme d'origine indienne, né sur la côte est de l'Afrique, quitte sa famille pour aller s'installer dans un pays du centre, au cœur du continent africain et devient commerçant dans une petite ville à la courbe du fleuve, loin de la capitale. Ce pays, qui ne sera jamais nommé mais dans lequel il est facile de reconnaître le cadre emblématique de nombre de dictatures africaines, connaît, après les graves troubles qui ont suivi l'Indépendance, un bref et illusoire moment de stabilité et de prospérité. Dans cette petite ville délimitée par le fleuve et la forêt – et dans laquelle, après l'Indépendance, a été détruit tout symbole de la présence européenne – Salim, étranger venu de l'autre côté du continent, tente de résister à la solitude, au désespoir et à l'enfermement. Venu dans le centre pour y commencer une nouvelle vie et pour échapper aux menaces qui pèsent, en Afrique de l'Est, sur sa communauté d'origine, Salim sera projeté au cœur des ténèbres, dans un chaos d'autant plus effrayant que cette Afrique-là, multiple, imprévisible, saisie d'une rage destructrice et sans limite, provoquée par des décennies d'exploitation et d'humiliation, cette Afrique n'est pas

« son » Afrique : « *L'Afrique était mon pays natal, avait été celui de ma famille pendant des siècles. Mais nous venions de la côte est, ce qui faisait toute la différence. La côte n'était pas vraiment africaine. Elle était arabe, hindoue, perse, portu-gaise et nous qui y vivions étions en fait des gens de l'océan Indien. Nous tournions le dos à la véritable Afrique. Bien des kilomètres de brousse et de désert nous séparaient des gens de l'intérieur ; nous regardions vers la mer, vers les pays avec lesquels nous commercions : l'Arabie, l'Inde, la Perse. C'étaient aussi les pays de nos ancêtres. Mais nous ne pouvions plus dire que nous étions arabes, indiens ou persans : quand nous nous comparions à ces peuples, nous nous sentions africains.* » (p. 20).

De la capitale, « le grand homme », dictateur de modeste extraction manipule les différentes forces en présence et joue habilement des diverses et graves tensions internes. Dans ce pays soumis à un pouvoir arbitraire, le cycle infernal des guerres, rébellions, destructions et reconstructions, la violence humaine relayée par celle d'une nature extraordinairement puissante et envahissante ont produit une sorte d'annulation du temps historique, une impossibilité de l'Histoire qui contraindrait Salim à fuir de nouveau mais vers Londres, cette fois, au cœur d'une ancienne métropole coloniale.

Roman sombre, puissant et d'un pessimisme radical **À la courbe du fleuve** a été salué, par la critique internationale, comme une œuvre majeure.

Priska DEGRAS

Michael ONDAATJE

**Le fantôme d'Anil**

Paris, Éditions de l'Olivier, 2000, 301 p., 100 FF.

Il y a huit ans Michael Ondaatje publiait **Le patient anglais** qui lui valut un énorme succès international. Son second roman, **Le fantôme d'Anil**, est, en comparaison, un livre sans facilités dans lequel l'écrivain – qui vit au Canada depuis 1962 – utilise pour la première fois son pays d'origine comme unique toile de fond : « *Je voulais être au clair avec ce qui se passe dans un pays que j'aime* ». Affrontant de plein fouet la réalité de la guerre civile qui ravage depuis des décennies cette île jadis paradisiaque, Ondaatje construit son livre comme une sorte de cauchemar raisonné dans lequel il entraîne le lecteur avec une précision chirurgicale.

Il est aidé en cela par le choix qu'il fait de son héroïne, jeune médecin légiste qu'une organisation internationale des droits de l'homme a chargée d'enquêter sur les « *exécutions extrajudiciaires* » qui se multiplient dans le pays. Lors de ses investigations, cette scientifique va se trouver confrontée aux innombrables exactions de « *cette guerre qui n'ose pas dire son nom* » : disparitions, enlèvements, tortures, plaies par balles, mains suppliciées : « *On lui avait planté un gros clou dans la paume gauche et un autre dans la droite, le crucifiant sur le macadam* », cages thoraciques défoncées des victimes que l'on jette du haut des hélicoptères, têtes coupées et empalées sur des pieux, cadavres déchiquetés par des bombes à boulons...

Sur ce fond constant de découvertes macabres, le romancier va privilégier le travail qu'Anil décide de faire sur un

cadavre retrouvé dans des fouilles archéologiques anciennes mais qui, de toute évidence, est une victime récente que l'on a placé là pour le dissimuler. Le livre devient alors comme une sorte d'enquête dont les indices sont d'ordre médical : Anil est, en effet, capable de faire parler le squelette, de découvrir « *les marques de sa profession* » : « *Vous voyez cette excroissance de l'os. Je suis à peu près sûr que c'était un mineur* », de retrouver l'identité du mort, et par voie de conséquence, celle des bourreaux : « *Un truisme de base dans son travail c'est qu'on ne peut trouver un suspect avant d'avoir trouvé la victime* ». Elle parviendra à remonter complètement la filière de cette mort non accidentelle mais deviendra alors indésirable aux yeux des autorités : son travail sera discrédité et elle sera contrainte de quitter le pays en quelques heures, en renonçant à toutes les révélations qu'elle voulait faire.

Dans ce jeu de cache-cache avec la mort, les hommes qui ont côtoyé Anil dans son travail restent, eux, sur place. Le chirurgien qu'elle a rencontré dans une salle des urgences lui déclare : « *Je ne pourrais jamais quitter mon île* » et se drogue d'amphétamines pour avoir la force d'opérer nuit et jour. Il considère sa mission comme un sacerdoce humanitaire qui l'exalte tout en le culpabilisant car, en contribuant à perpétuer ces combats fratricides, il se considère avec horreur comme « *un acteur parfait de la guerre* ». Son frère – le très réservé archéologue que le gouvernement a imposé à Anil comme conseiller local – est, lui aussi, un scientifique qui « *peut lire le contenu d'un seau de terre comme s'il s'agissait d'un roman historique complexe* ». Mais il n'écrira plus jamais l'histoire

passée de son pays car l'aide qu'il fournit à Anil le rendra suspect aux autorités qui le liquideront. Et c'est dans une morgue d'hôpital que son frère le retrouvera « *couvert de brûlures d'acide, la jambe tordue, les mains brisées* ».

Le seul personnage qui semble parvenir à survivre tant bien que mal à ce déchaînement de violence et de vengeances est un mineur ivrogne qui noie son chagrin dans l'alcool depuis que sa femme a « *disparu* » avec quarante-six élèves de l'école où elle travaillait. Avant ce drame, c'était pourtant un artiste dont la spécialité était de peindre les yeux des statues, « *le matin à cinq heures, l'heure où Bouddha a connu l'illumination* ». Anil et l'archéologue lui demandent de redonner un regard au squelette qu'il ont déterré mais l'expression qu'il choisira ne sera pas celle de l'horreur qui l'habite mais, au contraire, celle du « *calme qu'il avait connu chez sa femme, cette sérénité qu'il désirait voir chez toutes les victimes* ».

Cet éclair de foi en l'avenir n'est pas la seule trouée d'optimisme de ce livre qui, tout en lançant un lancinant chant funèbre, célèbre « *la féerie cinghalaise* » qu'avait chanté Francis de Croisset. Tout au long de son périple au travers de son pays en guerre, la jeune femme – et, en filigrane l'auteur – retombe sous le charme de son pays natal et se sent comme une sorte d'enfant prodigue qui serait volontairement rentré au bercail : « *J'ai décidé de revenir. Je voulais revenir* ». Elle savoure le bonheur de se déplacer à nouveau au sein de ce « *monde flou, si beau* » fait de montagnes bleues, de forêts à damiers vert et gris et de plantations de thé qui moutonnent à l'infini : « *Elle avait toujours aimé l'odeur lourde des feuilles et elle savait*

qu'il n'existait rien de plus vert que le vert de ces feuilles. Elle se souvenait d'être entrée dans des fabriques de thé et de caoutchouc comme s'il s'agissait de royaumes et de s'être demandée dans lequel de ces royaumes elle désirerait vivre quand elle serait adulte ». La jeune femme très occidentalisée qu'elle est devenue succombe au « charme indéfinissable » de ce pays « jadis si civilisé » mais c'est avec l'impression accablante d'une « dérive » incontrôlable qu'elle finira par quitter ce paradis qu'elle n'a retrouvé que pour le perdre tout aussitôt.

Dans ce livre magistral qui vient d'obtenir le prix Médicis étranger, le retour aux sources – thème premier de la « world fiction » qui se développe partout dans le monde anglophone – se fait donc sous le signe constant et fructueux d'une dualité éprouvante, celle de la « terreur répandue par chacun des camps ». De ce fait, les lieux y sont investis d'une ambivalence quasi psychologique, celle « d'un ami dont on découvre le caractère complexe » et les gens y fonctionnent au tréfonds mystérieux d'eux-mêmes : « Jamais je ne comprendrai les gens à leurs forces. Ils ne révèlent ainsi rien d'eux-mêmes. Je ne les comprends qu'à leurs faiblesses ». Régi par l'indignation mais aussi par l'empathie, ce livre donne au lecteur l'impression rare que l'écriture elle-même s'aligne sur le propos romanesque. Le travail de l'écrivain parvient, en effet, à s'identifier à celui des archéologues qu'il a choisis comme déchiffreurs de la vérité : en une sorte de fouille perpétuelle des choses et des êtres, le style du romancier traque l'indicible avec une précision redoutable et parvient à le restituer avec une hu-

manité confondante : « Anil aurait, elle aussi, eu besoin de prendre le squelette dans ses bras, pour qu'il lui rappelle qu'il était son semblable... quelqu'un qui avait une famille... et qui, atteint par la foudre des luttes politiques, levait les mains à la dernière seconde, si bien qu'on les lui brisait ».

Denise COUSSY

# La Littérature dans le Pacifique :

## Le cas tahitien

Jean-Jo Scemla

**Quand Erich Scheurmann publie en 1920 les propos recueillis auprès de Touavii, le chef de tribu le plus haut placé de l'île d'Oupolu, dans l'archipel Samoa, la littérature dite océanienne est particulièrement abondante depuis deux siècles, mais les auteurs insulaires y manquent désespérément. Elle est quasi-exclusivement le fait d'auteurs d'origine européenne ou américaine. Un formidable amoncellement d'analyses, romans, discours divers a enfoui les paroles des multiples peuples du Pacifique. C'est pourquoi la publication de Papalangui<sup>1</sup> s'avère aussitôt une bonne nouvelle en brisant la provenance unilatérale des points de vue.**

### Le rôle de Papalangui

---

Le témoignage est de première importance. Il nous livre un rare accès à une pensée océanienne qu'on dirait intemporelle. «*Papalangui*», c'est le nom donné par les Samoans aux étrangers. «*Le Papalangui n'a jamais le temps*», «*Du fait que le Papalangui couvre sa chair de ses innombrables pagnes et nattes*», «*Le Papalangui a appauvri Dieu*», «*Le grand esprit est plus puissant que la machine*», «*De la profession du Papalangui et de l'égarément qu'elle provoque*» «*La grave maladie de penser sans cesse*». Ces quelques titres de chapitres suffisent à indiquer le propos de son auteur et l'altérité radicale de sa sagesse. Touavii ne manque pas de critiquer féroce­ment les étrangers é­triqués. Mais c'est en chrétien fervent qu'il le fait. Les Samoans, évangé­lisés en 1830, après les Tahitiens et les Rarotongiens mais avant tous les autres Océaniens, appartiennent à une culture syncrétique, issue d'une fusion des deux systèmes culturels (l'ancien et la Bible). Elle s'est élaborée partout par un long travail sur les mots, un gommage des différences et un

« La grave  
maladie de  
penser sans  
cesse ».

---

1. Erich Scheurmann, **Le Papalangui, les discours de Touavii**, Paris, Aubier, 1982, 123 p. Le texte de Marjorie Crocombe. **Les Mémoires de Maretu**, un témoignage d'un évangéliste rarotongien sur la période charnière de l'arrivée de la Mission protestante tahitienne à Rarotonga et Mangaia n'a été accessible qu'en 1983.

effacement des survivances respectives, si bien, dit l'ethnologue Alain Babadzan à partir de l'étude de Rurutu, que la religion ancienne reste inscrite dans ce qu'il appelle « *la nouvelle tradition* »<sup>2</sup>, mais ne semble plus avoir « *de lieu qui lui soit propre* ». Elle est partout et nulle part. D'où cette conclusion souvent méconnue ou négligée : « *Il serait vain de rechercher la continuité culturelle là où on ne risque pas de la trouver dans quelques lieux miraculeusement préservés de l'acculturation, dans d'hypothétiques isolats de traits culturels analysables en tant que "survivances absolues"* ». Touavii assume pleinement son christianisme. C'est pourquoi, il se dit « *reconnaissant* » envers le Papalangui « *d'avoir apporté la lumière. (Il) est venu nous libérer de la nuit dans laquelle nous vivions. (...) Mais il ne fait plus que tenir la lumière en tendant son bras pour éclairer les autres, car lui-même, c'est-à-dire son corps reste dans les ténèbres. Son cœur est loin de Dieu. (...) Sa bouche et sa tête ont compris (la parole de Dieu), mais pas son corps. (...) L'Europe s'entr'égorge. Les Papalanguis sont devenus fous furieux. Le sang et la terreur et l'anéantissement règnent partout !* » Aussi concluait-il : « *Rien ne remplit autant mon cœur de tristesse que de vous dire cela, enfants chéris de nombreuses îles, mais nous ne pouvons pas nous permettre de nous tromper sur le Papalangui, afin qu'il ne nous entraîne pas dans ses ténèbres.* »

Ces paroles pourraient être reprises mot à mot par tous les écrivains contemporains du Pacifique, mais dans la bouche de certains, tels le maori Allan Duff<sup>3</sup>, la kanak Déwé Gorodé<sup>4</sup>, le maohi Henri Hiro<sup>5</sup> et la samoane Sia Figiel<sup>6</sup>, les propos seraient moins sereins. Depuis 1920, les craintes de Touavii se sont confirmées. Au lieu de rejeter le mauvais exemple, les fausses valeurs – « *la course effrénée après les biens* », « *l'ardent désir d'être mieux vu que (son) frère* », « *les pensées chercheuses et le savoir qui ne sait pourtant rien* », et « *toutes les folies qui empêchent même de dormir paisiblement sur la natte* » –, les sociétés insulaires du Pacifique les ont désormais adoptés. La situation s'est durcie au point de menacer la nouvelle tradition, longuement élaborée au cours des deux derniers siècles et qui permit autrefois aux sociétés insulaires de survivre après l'effondrement de leurs sociétés d'origine. Ce fut un immense travail sur les mots. Comme l'indiquait Touavii, les missionnaires sont venus apporter la lumière dans des cultures où la nuit (en polynésien *po*) était plus sacrée que le jour (*ao*) profane. Il fallut donc opérer un difficile renversement de perspectives, ce qui ne fut pas sans conséquences sur l'ensemble des lexiques. La re-définition de *ao* et *po* entraîna dans leur sillage un glissement sémantique général. Ainsi

---

2. Alain Babadzan, **Une nouvelle tradition**, Paris, Éditions Orstom, 1983.

3. Alan Duff, **L'âme des guerriers**, Arles, Actes Sud, 1996.

4. Déwé Gorodé, **Par les temps qui courent**, Nouméa, éd. Grain de Sable, 1996, 80 p. 500 CFP (27, 50 FF) et **L'agenda**, Nouméa, éd. Grain de Sable, 1996, 111 p. 2100 CFP.

5. Tea Hirschon, Henri Hiro, **Message poétique, anthologie de poèmes et autres textes**, Tupuna productions, Papeete, sd., 81 p.

6. Sia Figiel, **La petite fille dans le cercle de la lune**, Arles, Actes Sud, 1999, 200 p.

naquirent ces cultures syncrétiques variées, disséminées sur le plus vaste des océans (le Pacifique représente à lui seul plus du tiers de la surface du globe).

Malgré leur éloignement, les sociétés insulaires ont pourtant en partage une même évolution et les mêmes préoccupations : l'identité, l'avenir de leur société, un amour viscéral de la nature et de leurs îles fragiles, et enfin un goût de plus en plus affirmé pour tout ce qui concerne un passé mythifié, les anciennes coutumes, les ancêtres, etc. Les diverses littératures anglophones<sup>7</sup>, francophones<sup>8</sup> ou en langues régionales reflètent amplement ce mouvement que l'on se propose de décrire ici à travers l'exemple de Tahiti.

**Les sociétés insulaires ont pourtant en partage une même évolution et les mêmes préoccupations.**

## **Les conditions particulières de la littérature à Tahiti**

---

Le cas tahitien retient l'attention pour plusieurs raisons. La situation des écrivains y est peut-être plus difficile qu'ailleurs parce que Tahiti a suscité le mythe des îles des mers du Sud et inspiré une littérature abondante, exceptionnelle, aujourd'hui des plus pesantes à gérer pour ces Polynésiens qui ne veulent plus que se nommer les Maohis (*Ma'ohi*). Les Tahitiens ont été décrits par les premiers voyageurs occidentaux, les fameux « découvreurs », comme de « bons sauvages » (« noble sauvage » ont traduit les Anglais), une catégorie hypothétique imaginée par Rousseau pour une démonstration. Bons ! Nobles ! Île-paradis ! Île-utopie ! Âge d'or ! Autant de mots agréables à certaines épaules polynésiennes qui s'en drapent avec d'autant plus de fierté que ces mots peuvent recouper les mots d'écrivains actuels pour décrire leurs anciens mondes.

Tahiti et ses îles ont ensuite attiré les plus grands écrivains voyageurs d'Occident. L'Américain Melville<sup>9</sup> y naît à l'écriture (1842), comme Loti<sup>10</sup> (1872) et Segalen<sup>11</sup> (1903). Stevenson<sup>12</sup> (1889), puis London<sup>13</sup> (1907) et bien d'autres, que le hasard ou la réputation de ces parages amènent à venir aussi rôder dans les eaux tahitiennes, nous donnent des œuvres fortes. Mais leurs émules du XX<sup>e</sup> siècle ne

---

7. Voir les livres de Albert Wendt (trois romans parus chez Longman Paul, Auckland), John Dominis Holt, **Waimea summer**, Topgallant, Honolulu, 1977, Raymond Pillai, **The célébration**, Mana Publications, Suva, 1980. Voir aussi l'essai de Sonia Lacabanne, **Les premiers romans polynésiens, naissance d'une littérature de langue anglaise**, Publications de la Société des océanistes, n° 43, Paris, 1992.

8. Voir Daniel Margueron, **Tahiti dans toute sa littérature**, Paris, L'Harmattan, 1987, et « Littérature de Nouvelle-Calédonie », dans le n° 134 de Notre Librairie, Mai-août 1998.

9. Herman Melville. Tous ses livres sont édités au Livre de Poche. **Taipi** concerne les Marquises et **Omoo** Tahiti.

10. Pierre Loti, **Le mariage de Loti**, Paris, Livre de Poche.

11. Victor Segalen, **Le Journal des îles**, Papeete, éd. du Pacifique, 1978. **Les Immémoriaux**, Livre de Poche.

12. Robert-Luis Stevenson, **Dans les mers du Sud**, Paris, Livre de Poche.

13. Jack London, **La croisière du Snark**, Paris, Livre de Poche.

sont pas à leur hauteur, et malgré quelques exceptions, ils se contentent d'exploiter le mirage océanien. La qualité s'appauvrit et la quantité de mauvais livres exotiques se multiplie. Puis, arrive l'ère des journalistes, observateurs amusés des joutes politiques locales, suivis d'experts en tous genres, trouvant leur miel en ces îles conservatoires, et publiant d'innombrables dossiers, rapports et notes qui vont grossir davantage l'entassement de textes, propre à Tahiti et, déjà, – pourtant – considérable.

Autre singularité de Tahiti : la célébrité de l'île – la première d'Océanie rencontrée par les navigateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première à impressionner la carte mentale des Occidentaux – a attiré les premiers missionnaires venus évangéliser dans le Pacifique. Tahiti et ses îles furent les premières d'Océanie à s'effondrer au passage de la Bible. Elles connurent avant les autres le cataclysme culturel décrit si bien par Segalen dans **Les Immémoriaux**. Leurs habitants furent les premiers convertis et devinrent les premiers diacres, les premiers pasteurs, et les premiers évangélistes océaniens dans la région, allant porter la bonne parole jusqu'aux îles lointaines de Nouvelle-Calédonie. Leur acculturation est la plus ancienne, de même que leur syncrétisme culturel offre l'existence la plus longue, depuis que le processus d'adaptation a été initié par les hommes les plus cultivés dans l'ancienne culture polynésienne et les mieux préparés à l'acculturation. Ce furent certains grands prêtres formés aux meilleures écoles anciennes, certains grands arioi, membres d'une secte initiatique et festive, ou encore le roi Pomare II, le premier intellectuel dans les deux cultures, l'homme le plus érudit de son peuple, et le seul capable d'aider les missionnaires à traduire la première Bible en une langue du Pacifique (1838). Ces hommes se livrèrent à un admirable travail sur les mots qui allait permettre à leur peuple de garder une maîtrise sur les changements.

**Experts en tous genres, trouvant leur miel en ces îles conservatoires.**

## **L'écriture et les Écritures**

---

La conversion n'était pas seulement religieuse, mais aussi langagière, à Tahiti comme à Samoa. Les missionnaires donnèrent l'écriture aux Polynésiens et la Bible retint leur mémoire. « *Je vous ferai sortir d'Égypte et rassemblerai les Polynésiens comme les douze tribus d'Israël* », disait Pouvanea A Oopa, le grand leader indépendantiste des années cinquante. Et aujourd'hui encore, pas un homme politique n'omet de montrer sa connaissance de la Bible en la citant abondamment dans ses discours. Cette religiosité contemporaine, qui étonne tant les visiteurs découvrant la vie politique, ne s'explique que par l'origine de la nouvelle tradition polynésienne. Il en découle ce paradoxe pour les Maohis : pour maîtriser leur langue, la découvrir dans son état le plus antique, ceux-ci, les « *sans mémoire* » de Segalen, doivent lire la Bible dans sa première traduction. Autre conséquence souvent mal comprise :

l'Église est devenue l'âme de cette société parce que ses fondateurs, après avoir assassiné l'ancienne culture, sont à la base de la nouvelle. Quand l'administration française remplaça celle des missionnaires en 1842, la seule organisation capable d'être le porte-parole du peuple polynésien fut l'Église évangélique. Puis, les pasteurs français continuèrent cette politique jusqu'à l'arrivée de pasteurs polynésiens. Depuis, l'Église catholique a regagné son retard (environ 30 % de la population, contre près de 40 à l'Église évangélique, le reste se partageant en Mormons, Adventistes, Sanitos, Témoins de Jéhovah) et a acquis une égale légitimité.

Les premières « lettres » polynésiennes sont aussi le fait des missionnaires. Moins superficiels que les marins, ils enquêtèrent sérieusement sur la société qu'ils découvraient. Sans les livres de William Ellis (1794-1872)<sup>14</sup>, sans les travaux essentiels d'Orsmond (1788-1856) qui réunit notamment de nombreuses légendes, rassemblées, remises en forme et publiées par sa petite fille, Teuira Henry (1847-1915)<sup>15</sup>, nous ignorerions presque tout de l'ancienne culture. La première presse du Pacifique fut, en 1817, débarquée et installée par William Ellis dans l'île de Moorea. Grâce à elle, les missionnaires éditérent **Jean et Actes**, dès 1819 et 1821.

Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, Tati Salmon (1850-1918), le chef de Papara, l'homme le plus noble de son temps, bien que son père soit un Londonien d'origine juive, nous donne une intéressante correspondance avec son ami Henry Adams (1838-1918), l'un des écrivains américains les plus étonnants de cette fin de siècle. Ce dernier, petit-fils de Quincy Adams (le sixième président des États-Unis et arrière petit-fils de John Adams (second président après Washington) avait reçu la meilleure éducation d'un jeune américain de son temps. Il était fin, cultivé et allait vouer une passion à Tahiti qui aboutit aux **Mémoires d'Arii Taimai**<sup>16</sup>, un livre, publié en 1903, fondamental sur l'ancienne culture, et aux **Lettres des mers du Sud**<sup>17</sup>. La princesse Arii Taimai était la mère de Tati Salmon, la cheffesse de l'illustre clan des Teva, la famille la plus capée de Tahiti avec les Pomare. Ces deux familles avaient la particularité d'être les plus corpulentes et les plus grandes de l'île. Adams les appelait « *les baleines* ». Tati, son ami, n'échappait pas à la règle. A New York, il chercha en vain un manteau à sa taille. Mais il n'avait rien d'un rustre. Très versé dans l'ancienne religion<sup>18</sup> et dans la culture occidentale, il parlait couramment le français, avait fait ses études à Hastings, en Angleterre, et c'est sans difficulté qu'il fit la conquête des plus grandes personnalités de Washington et New York. Dans ses lettres à Adams, il nous a laissé un élégant témoignage<sup>19</sup> où il aborde toutes

Des  
missionnaires [...] moins superficiels que les marins.

---

14. William Ellis, **Les recherches polynésiennes**, Publication n° 25 de la Société des Océanistes de Paris, 1978, 2 T.

15. Teuira Henry, **Tahiti aux temps anciens**, Publication n° 1 de la S.O., Paris, 1951.

16. Henry Adams, **Les Mémoires d'Arii Taimai**, Publication n° 12 de la S.O., Paris, 1968.

17. Henry Adams, **Lettres des mers du Sud**, Publication n° 24 de la S.O., Paris, 1974.

18. Tati Salmon, **L'histoire de Bora Bora et la généalogie des Teva**, Papeete, 1902.

19. Tati Salmon, **Lettres de Tahiti**, Papeete, Ed. du Pacifique, 1980.

les questions, notamment son métissage. « *Malgré tout, je me conduis en Tahitien* », concluait sereinement ce seigneur. Lui qui débordait d'énergie et occupait de multiples fonctions que lui valait son rôle de chef, exprima à plusieurs reprises son désir de « *se retirer pour aller boire le kava avec les siens* ».

La sœur de Tati, Johanna Marau Salmon (1860-1934), qui épousa Pomare V, écrivit aussi plusieurs études généalogiques et un essai sur la culture et la société anciennes : **Les Mémoires de Marau Taaroa, dernière reine de Tahiti**<sup>20</sup>. Le fils de cette dernière, Ernest Salmon devint le premier magistrat tahitien. Il devint président de la Cour d'appel de Saint-Denis de la Réunion et se retira à Nice où il rédigea un ouvrage sur la dynastie des Teva et ses grands parents<sup>21</sup>. Mais ces livres étaient exceptionnels à une époque où l'élite et la bourgeoisie locale ne comptait alors que quelques familles. Ils furent même les derniers à exprimer une voix tahitienne jusqu'au revival culturel des années 70. C'est aussi à cette époque que des érudits de Papeete, passionnés d'histoire polynésienne, créèrent, avec l'écrivain Marc Chadourne<sup>22</sup>, la Société des Études Océaniques en 1917. L'océanisme français naissait enfin, alors que la France était fière depuis plus d'un siècle de ses grands orientalistes. La négligence française à l'égard du Pacifique dura longtemps, puisqu'il faut attendre 1945 pour voir créer à Paris la Société des Océanistes. Pendant ce temps, les Polynésiens avaient d'autres préoccupations.

L'océanisme français naissait enfin, alors que la France était fière depuis plus d'un siècle de ses grands orientalistes.

## Le cours du temps

---

Quand le combat démographique fut gagné, le système syncrétique bien installé, et que l'avenir s'ouvrait enfin, les premiers partis tahitiens apparurent après la deuxième guerre mondiale et commencèrent à réclamer plus d'autonomie. Cette situation durait encore au début des années soixante. Quand survint un nouveau bouleversement. D'un seul coup, le pays entra dans l'ère des jets (ouverture d'une piste internationale à l'aéroport de Tahiti-Faaa), celle du nucléaire (les îles de Moruroa, Hao et Tahiti, déstabilisées par l'arrivée de contingents de soldats et d'une armée de fonctionnaires) et celle de l'information, tandis qu'une pluie d'argent était déversée sur le territoire. Le pays connut un incontestable boom économique, mais également un choc aussi fort que celui de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui peut se comparer à une deuxième colonisation en plein XX<sup>e</sup> siècle, à une époque où la décolonisation, précisément, battait son plein dans les archipels voisins du Pacifique-Sud. En quelques

---

20. Publication n° 27 de la S.O., Paris, 1971.

21. Ernest Salmon, **Alexandre Salmon et sa femme Ariitaimai**, Société des études océaniques, Papeete, 1982.

22. Marc Chadourne, **Vasco**, Paris, Livre de Poche.

années, le petit territoire « favorisé » de Polynésie française est passé d'une traditionnelle économie de comptoir (exploitation des cocoteraies et agriculture vivrière) à une économie moderne. Il en est résulté un développement qui a créé une nouvelle singularité tahitienne : Tahiti vit comme l'une des sociétés les plus riches du monde. Le revenu moyen par habitant y est vingt fois supérieur à celui des habitants des Îles Salomon. Dans sa région, son niveau de vie ne se compare qu'à ceux de la Nouvelle-Zélande et d'Australie. Tahiti est un repère pertinent de la mondialisation.

Comment les Polynésiens auraient-ils pu éviter de participer largement à cette société de consommation qui les fascinait et accélérât soudainement le cours du temps ? Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, les trois premiers quotidiens, fondés entre 1963 et 1965, jouèrent à cet égard un rôle primordial en intéressant leurs lecteurs non seulement à l'écrit, mais à leur inscription dans l'histoire. Les journaux de Papeete renvoyèrent aux Tahitiens leur image, une image certes conformiste – à l'égal de toute presse de province française – mais qui les amenait à porter un regard historiciste sur leur société. La découverte fut sensationnelle. Le succès de ces journaux et, notamment, l'important courrier reçu et publié montrent, à quel point et avec quelle passion, les Maohis, grands débatteurs et désormais maîtres de leur parole, ont accédé à l'histoire.

Qu'ils soient aussi à coup sûr gagnants est aujourd'hui largement admis. Eux, les insulaires en plein centre du Pacifique, les plus éloignés de tout continent, hier encore « *bons sauvages* », les voici désormais câblés, connectés, salariés, fonctionnarisés, embourgeoisés. Les téléspectateurs de Polynésie regardent en direct les journaux télévisés des grandes chaînes mondiales. Mais au passage c'est toute leur culture traditionnelle qui s'efface peu à peu, non pas l'ancienne culture de l'époque du contact et de l'évangélisation, mais la « *nouvelle tradition* » si patiemment élaborée. D'autre part, le petit groupe d'internautes locaux cohabite avec de plus en plus de laissés-pour-compte du développement, incapables de trouver leur place et un emploi dans cette économie moderne. C'est dans ce nouveau contexte que sont apparus les premiers écrivains de Polynésie. Ils appartiennent à la génération de ceux qui ont fait leurs études en France pendant mai 68. A leur retour à Papeete, ils militèrent dans les premières associations écologiques et les premiers partis indépendantistes. Tandis que Duro Raapoto, linguiste, spécialiste de *reo ma'ohi* et auteur d'une étude remarquée sur le sanctuaire polynésien<sup>23</sup>, s'enfermait dans une tour d'ivoire lui permettant d'éviter tout ce qui pouvait l'éloigner de ses racines maohies, son ami Henri Hiro déployait une grande énergie militante, notamment antinucléaire, et devenait le premier poète tahitien des temps modernes.

**Tahiti est un repère pertinent de la mondialisation.**

**Hier encore « bons sauvages », les voici désormais câblés, connectés.**

## Henri Hiro

---

*« Je suis replié sur moi-même, assis à l'embouchure du temps. L'esprit vacant et les oreilles libres, je reçois ce message : manger le temps, à toi de manger le temps. Il faut que tu manges le temps perdu de ton passé. Et mon esprit, ici, là, partout, est éclaboussé par les questions des générations à venir : manger le temps... Pourquoi ? A quoi bon manger le temps »* Ces mots, traduits du tahitien, sont ceux d'Henri Hiro<sup>24</sup>, mort en 1992, homme-orchestre de la vie culturelle de Polynésie pendant près de vingt ans. Il contribua à réhabiliter la culture polynésienne, à redonner sa place à la langue maohie, aux chants et à l'expression théâtrale. Il avait adopté le *pareu* qu'il ne quittait plus en toute occasion malgré ses fonctions très officielles de directeur de l'office culturel de Papeete. Chaque mercredi le voyait, pieds et torse nus, – au milieu d'un important trafic automobile – descendre les rues de Papeete, soufflant dans une conque marine (le *peu*) pour appeler les opposants à « la bombe » à rejoindre son combat antinucléaire. Puis, il se retira dans l'île de Huahine, son *fare* (habitation au toit de palmes tressées) niché au sein d'une vallée inaccessible. Là, il renouvela la cocoteraie, planta des arbres fruitiers et toutes les essences de Polynésie, offrant au visiteur un exemple de « *vie polynésienne dans sa totalité* », ainsi qu'il le disait. « *Ca veut dire : tout, la maison, la nourriture, l'habillement, son économie, sa façon de vivre, ses chants, ses danses, sa musique, tout ensemble, tout.* »

Élève de l'école pastorale, il a réfléchi toute sa vie au rôle de l'Église évangélique dans l'évolution de la société. Quand l'Église évangélique l'envoie faire ses études en France, il en revient avec des idées nouvelles. Il crée une association écologique et participe à l'aventure du « *La Mana Te Nunaa* » (« *tout le pouvoir au peuple* »), un parti socialiste et indépendantiste. En mai 1982, il se présente à des élections territoriales, sans aucune chance d'être élu, mais pour pouvoir accéder à la télévision où il s'exprime, assis sur une natte en tailleur, ceint de son seul *pareu*. « *Je me tourne vers l'homme venu d'ailleurs et lui dis : écoute moi. Si tu étais venu chez moi, je t'aurais accueilli à bras ouverts et j'aurais tout partagé avec toi. Mais tu es venu chez toi, et je ne sais pas comment t'accueillir chez toi* » Il prônera, cependant, la rencontre des cultures, refusant de raisonner dans la coupure, « *l'opposition des choses, des couleurs... Même dans le contraste, il y a de l'harmonie. (...) Je crois que maintenant on ne peut plus parler d'indépendance en tant que coupure* ».

S'il eut des doutes théologiques, il ne cessera jamais d'être croyant. Quand son ami Duro Raapoto, fils d'un grand pasteur de Tahiti, ancien chef de l'Église évangélique, publia en tahitien un texte retentissant<sup>25</sup> qui frisait l'hérésie, Hiro temporisa, s'efforçant de faire comprendre. « *(Duro) va jusqu'à dire que Taaroa est Dieu ! Un peu dur à avaler, non ? Mais quelle autre façon pour les Polynésiens de*

---

24. Texte déjà cité.

donner un nom à Dieu, si ce n'est : Taaroa. Et on devine qu'à travers ce nom se lève tout un passé difficile à déchiffrer encore. Revenir à ce nom, pour le sonder, le réinvestir, ne constitue-t-il pas un premier pas vers un retour au paganisme, même si Taaroa est le père des Dieux, ce qui est censé le rapprocher de l'unicité monothéiste ? Mais, Hiro tient le même raisonnement à l'égard de tous les autres mots, même les plus modestes, du reo mā'ohi car, à ses yeux, « *la langue tahitienne est poésie elle-même. Dès que l'on commence à s'exprimer vraiment dans cette langue, on atteint une dimension qui n'est pas ordinaire, qui n'est pas celle du langage de tous les jours. Elle se situe au-dessus, et on monte encore, et encore.* »

On doit encore à Henri Hiro une « *lecture cinématographique* » des **Immémoriaux**<sup>26</sup> qu'il co-réalisa avec Ludovic Segarra, en 1983. Le livre publié en 1907 par Victor Segalen est une œuvre magnifique, la plus belle inspirée par la Polynésie, le premier roman ethnographique de l'histoire, jamais égalé depuis, devenu dans les années 70 le livre phare de la recherche identitaire maohie, que de nouveaux lecteurs tahitiens intègrent, par exception, à leur patrimoine culturel. Personne n'a mieux décrit l'ancienne société tahitienne au moment où les premiers missionnaires arrivent dans l'île. Des ethnologues comme Henri Lavondès<sup>27</sup> ou Henri Affergan<sup>28</sup> ont admis leurs limites devant un tel travail de littérature dont chaque scène est basée sur un fait historique vérifié, et Tzvetan Todorov<sup>29</sup> va jusqu'à affirmer que Segalen est le seul écrivain français à ne pas tomber dans les catégories de la méconnaissance d'autrui (différentialisme, ethnocentrisme, scientisme, voire racisme), ce qui ne représente pas un mince compliment quand on sait que « *la réflexion française sur la diversité humaine* » est des plus riches. La réussite de Segalen réside enfin dans la langue des **Immémoriaux**, d'une beauté inédite dans la littérature. Segalen nous donne incontestablement à entendre – au cœur même de sa langue – une voix tahitienne qui semble venir du fond du peuple immémorial et que « *reconnaissent* » les Maohis contemporains. Cependant, en déplaçant l'intérêt rebattu de l'histoire tahitienne de l'époque du « *contact* » – trop vite dit « *fatal* » (« *fatal impact* » disent les Britanniques) – à l'arrivée de l'Évangile, vrai moment où la société traditionnelle bascule, Segalen a choisi d'écrire une épopée noire. Comment conclure d'une façon optimiste après un tel cataclysme culturel ? Segalen souhaitait une conclusion désespérée, provocante, énervante, amère, « *avec dans la bouche, un arrière-goût d'âpreté et la sensation aux mâchoires d'avoir mordu* ».

La langue  
tahitienne est  
poésie elle-même.

---

25. Voir le commentaire qu'en fait l'ethnologue Bruno Saura, **Théologie de la libération et théorie de la culture, chez Duro Raapoto**, dans le Bulletin des Études océaniques, Papeete, mars 1989.

26. Ouvrage cité.

27. Henri Lavondès, **Tahiti au fond de soi**, in *L'Asiathèque, Regards, espaces, signes*, Paris, 1979.

28. Francis Affergan, **Exotisme et altérité**, PUF, Paris, 1987.

29. Tzvetan Todorov, **Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine**, Paris, Le Seuil, 1989.

Reste que ce livre est beau comme un tombeau et ferme l'avenir d'autorité. C'est pourquoi, le film d'Hiro est si important. En reprenant la parole là où Segalen l'avait laissée, il renoue les fils généalogiques et historiques interrompus. Un enfant traverse **Les Immémoriaux**. A-t-il entendu les paroles du grand prêtre de Raiatea, pendant que le héros Terii s'endormait ? Oui, répond Hiro pour le plus grand service de sa génération.

Hiro représente la personnalité la plus en vue pendant les années 70 et 80. Tous les journalistes étrangers se précipitent alors chez lui pour écouter le rebelle, écorché vif, porteur d'une parole maohie. Jean-Claude Guillebaud en donne un bon portrait dans un feuilleton estival du *Monde*, recueilli en volume<sup>30</sup>. Hiro, décédé en 1992, a fait de nombreux émules. John Mairai pour le théâtre et surtout beaucoup d'écrivains. La plupart choisirent la poésie, un genre plus proche des rythmes des anciens chants créés par ces grands orateurs et manieurs de mots que furent toujours les Maohis. Ainsi Flora Aurima Devatine, Charles Manutahi, Louise Peltzer commencèrent-ils par publier des poèmes en tahitien. La dernière a depuis écrit un récit traduit en français<sup>31</sup>, et la première, Flora Devatine, a osé un essai<sup>32</sup> en français, entre poésie et prose, où elle révèle une démarche individuelle, solitaire, basée sur une recherche d'écriture originale. Elle y a bâti sa demeure, son identité, son *fenua* littéraire.

**Hiro représente la personnalité la plus en vue pendant les années 70 et 80.**

## Renouveau

---

On doit le premier roman, **L'île des rêves écrasés**, à Chantal Spitz<sup>33</sup>. Son texte est courageux. Il aborde de front toutes les grandes questions du Maohi contemporain, et emprunte plusieurs genres littéraires. La narration principale – celui d'une famille –, étalée sur les trois dernières générations de Polynésie, est parsemée de poèmes en prose. Ceux-ci émanent de tous les personnages et se fondent en une voix unique, celle de la Polynésie antique où se niche le rêve d'un peuple autrefois libre et qui, aujourd'hui, aspire à en reprendre possession pour son avenir. On entend cette voix à chaque moment important, grande joie ou crise. Quand un enfant naît et qu'on enterre son pito (placenta), ou lorsqu'un fils s'appête à partir en France, sa mère puise en elle « *des paroles, musique d'amour qu'il pourra écouter quand l'éloignement de sa terre lui sera trop douloureux* ».

---

30. Jean-Claude Guillebaud, **Un Voyage en Océanie**, Paris, Le Seuil, 1980.

31. Louise Peltzer, **Lettre à Poutaveri**, Papeete, éd. Scoop, 1995. *L'auteur y montre comment les Polynésiens ont reçu l'Évangile, l'ont compris et adopté. Aujourd'hui, ses fonctions de ministre de la culture l'empêchent de poursuivre ses travaux littéraires.*

32. Flora Devatine, **Tergiversations et rêveries de l'écriture orale**, Au vent des Îles, Papeete, 1998.

33. Chantal Spitz, **L'île des rêves écrasés**, Papeete, Les éditions de la plage, 1991.

La famille décrite par Chantal Spitz est métisse, « *demie* », comme on dit à Papeete. Ce mot (en tahitien *afa*) qui vient de l'anglais *half* (les Français utilisaient, ailleurs, l'expression demi-sang) irrite l'auteur avec raison. Dans le rêve de Chantal Spitz, « *enfant de deux mondes, admirant l'un et se fondant dans l'autre, ne voulant garder au fond de (soi) que le côté positif de chacun* », le métissage apparaîtrait plutôt comme une richesse. Mais le métissage est aussi un écartèlement à une époque où les peuples désirent une identité nette, bien découpée. Quand l'ère du temps et l'histoire coloniale somme l'individu de choisir, certains enfants de Tahiti, comme ceux du roman de Spitz, vont vers la culture occidentale et d'autres deviennent *Ma'ohi*. En des temps malheureux, le métis n'est pas réconcilié. Littéralement « demi », « non entier ». « *Les enfants de Emere et Tematua, mélange de deux cultures, ne seront jamais entiers. Quand leur esprit comprendra le monde blanc, leur âme criera la douleur de leur terre et de leur peuple* » La famille, sujet du roman, est présentée comme une exception vertueuse, échappant à toutes les critiques qu'elle adresse finalement aux autres demis, collaborateurs du système « *écraseur* » de rêves. « *Être demi est un état d'esprit* » quelle que soit la couleur de la peau, conclut-elle.

« *Mon histoire veut expliquer qu'aucun Tahitien ou Polynésien ne peut se vanter d'être de pure race, ni tahitienne, ni rurutu, ni marquisienne, ni raiatea, ni mangaréviennne, ni tuamotu s'il ne mange, ne parle et ne vit à la manière locale... A l'inverse, un Popaa (équivalent du Papalangui, l'étranger) peut s'appeler Polynésien, ou Rurutu s'il vit comme eux.* » Ainsi s'exprime Taaria Walker, dite Pare, âgée de 70 ans, dans un ouvrage<sup>34</sup> qui constitue la bonne surprise de ces dernières années. Originaires de la petite île de Rurutu dans les Australes, elle est devenue boursière à l'école centrale de Papeete, puis infirmière à Rurutu et Papeete, avant de prendre sa retraite en 1978. Depuis, membre du Conseil des sages de Rurutu, elle déploie une grande activité sociale, créant plusieurs associations artisanales, culturelles, féminines. Elle participe aussi aux concours de l'Académie tahitienne et gagne plusieurs prix.

Si elle nous raconte bien, dans son livre, l'histoire de son île, ses légendes, son siècle, des recettes de cuisine rurutu, elle n'exprime aucune nostalgie. Ses Mémoires sont « *d'avenir* ». Elle y dénonce la coutume ancienne des mariages arrangés et l'actualité avec les hommes politiques du territoire, qualifiés d'« *extra-terrestres* », d'« *hommes tombés du ciel* », qui « *disparaissent comme ils sont apparus* ». Le chapitre concernant ces « *menteurs qu'on ne retrouve plus une fois qu'ils sont rentrés à Tahiti* », prend la forme d'une nouvelle humoristique, presque loufoque. Elle renouvelle la tentative avec le chapitre « *les Polynésiens de l'an 2000* », un titre inattendu et provocant quand on sait qu'elle y raconte l'installation et l'intégration

**Le métissage est aussi un écartèlement à une époque où les peuples désirent une identité nette.**

**un ouvrage qui constitue la bonne surprise de ces dernières années.**

34. Taaria Walker, *Rurutu, mémoires d'avenir d'une île australe*, Papeete, éd. Haere Po, 1999, ouvrage couronné au Salon du livre insulaire d'Ouessant en 1999.

réussie de la première famille chinoise à Rurutu. Pare, la mamie, se distingue par une confiance rayonnante, une tendresse apaisée envers son peuple « *blonds aux yeux verts, ou bleus, des Rurutu noirs et crépus, des Rurutu aux yeux bridés et aux cheveux raides, portant des noms européens et chinois, anglais et français, tous fiers d'être de purs Rurutu* ».

Ainsi, la littérature francophone de Polynésie française – comme celle de Nouvelle-Calédonie – est-elle en train de rattraper « *le retard* », constaté, en 1992, par Sonia Lacabanne dans son étude sur la naissance d'une littérature anglophone. Mais le roman riche de possibilités de Chantal Spitz n'a pas été renouvelé<sup>35</sup>. Et, après un essai prometteur<sup>36</sup>, Michou Chaze n'a plus rien publié. Seule l'expérience originale, et à suivre, de Flora Devatine se poursuit notablement depuis vingt ans.

Partout dans le Pacifique s'est accéléré le cours de l'histoire. L'adaptation aux temps modernes, puis à la mondialisation donnent des sociétés inquiètes. Leurs différences vont-elles fondre avec la désespérante monotonisation du monde ou faut-il croire qu'elles se déplacent toujours « ailleurs » pour resurgir là où on ne les attend pas ? Sonia Lacabanne concluait son étude d'une dizaine de romans anglophones en décrivant un personnage océanien « *en état de souffrance* », parce qu'il ne parvient pas « *à s'engager* », donnant « *une littérature de l'angoisse* » qui naît, précisait-elle, « *de l'antinomie entre le désir d'ordre, de clarté et d'harmonie du protagoniste, et le caractère confus, chaotique du milieu dans lequel il vit* ». Taaria Walker, dite Pare, démontre que ce n'est pas une fatalité.

Jean-Jo SCEMLA

**La littérature francophone de Polynésie française est en train de rattraper « le retard ».**

---

35. *A l'heure où nous mettons sous presse, nous découvrons le sommaire du dernier bulletin des Études océaniques, numéro triple 285/286/287, intitulé « Supplément au Mariage de Loti », où figurent des articles de Chantal Spitz, Louise Peltzer et Flora Devatine.*

36. Michou Chaze, **Vai**, Papeete, éd. Gleizal-Cobalt, 1991.

# Trois écrivains à l'écoute de leur île : insularité et création littéraire

Lyonel Trouillot ,  
Édouard J. Maunick,  
Xavier Orville.

---

## Je porte l'île en moi comme la langue l'oxymore

---

La question mille fois posée de la relation entre la création artistique et l'insularité fonde sa pertinence sur un ensemble de préjugés. Comme toute musique de funérailles elle ne vaut que par le cortège : quelle peut être la portée d'une parole entourée d'eau ? N'est-elle pas piégée par sa propre origine, l'océan tenant lieu de barrière naturelle ? A chacun de mes textes, je sais qu'on veut me condamner à n'habiter que deux postures : celle du sauvage xénophobe n'ayant d'yeux que pour ses seuls pagnes, totems et cocotiers, ou celle du boat people conscient de l'insuffisance chronique de sa destinée d'ilien à moins d'une refonte dans un espace plus large.

Le poème ne naît pas aux couleurs des cocardes, comme il n'a pas besoin d'un aller sans retour vers une grande métropole pour trouver son propos. Si le peu que je fais mérite l'appellation, l'écriture me vient dans l'instant. Cela veut dire qu'en général je me sens très peu insulaire, moyennement humain comme le reste du monde. A moins qu'une histoire de violence qui m'a fait bossale puis créole ne m'incite à la polémique. Je deviens insulaire lorsqu'il me faut crier que toutes terres se valent, que sous chaque pont coule sa Seine, qu'aucune géographie n'est plus humaine qu'une autre.

L'histoire littéraire de mon pays enseigne qu'il existe deux littératures haïtiennes : une « *littérature haïtiano-haïtienne* » (entendez bonne pour le terroir) et une « *littérature franco ou humano-haïtienne* » (entendez traitant des grands thèmes qui concernent la terre entière). Le partage est odieux, et je ne puis écrire que contre ce discours. Tant qu'il existera ces formes de racisme, je devrai marteler mon insularité, non plus comme un exil, mais comme l'horloge parlante de mon humanité.

Et puis il y a les premières rues qui m'auront initié au métier de la marche. Leur mémoire et leur devenir. Leur poussière, leurs pavés, leurs amours et leurs luttes. Me reprochera-t-on d'aimer d'une amour

Lyonel TROUILLOT

Né en 1956 à Port-au-Prince (Haïti). Poète, romancier et critique littéraire, il écrit en français et en créole. Il anime des émissions de radio ainsi que les "vendredis littéraires" à l'Université Caraïbe où il enseigne également.

Bibliographie sélective

**Les fous de Saint-Antoine**

(roman), Imprimerie Deschamps, Port-au-Prince, 1989

**Rue des pas perdus**

(roman), éditions Mémoire, 1996

**Les dits du fou de l'île**

(poèmes), éditions de l'île, Port-au-Prince, 1997

**Thérèse en mille morceaux**

(roman), Actes Sud, 2000

reconnaissante la seule terre où je ne suis point accueilli par l'œil soupçonneux d'un douanier ? D'y puiser mon fonds d'images, ma musique naturelle ?

Je suis un insulaire. Résolument et malgré moi. Dans ma route vers l'écriture je ne voyage pas sans ÎLE et la redéfinis sans cesse.

Île : espèce marine en voie de disparition.

Île : barricade (ne pas confondre avec barrière).

Île : tangage (principe même du mouvement).

Île : blessure profonde, hors commerce et sans devanture.

Île : procédure essentielle à la littérature (balise / toupie / recentrement / dérapage et retour à l'arbre).

L'île est une figure de style aux vents contraires, et je la porte en moi comme la langue l'oxymore.

Lyonel TROUILLOT

## Une lettre, peut-être...

...Si j'avais à écrire une lettre tant soit peu définitive, parce que le temps passe qui m'interdit de recourir à aucune présence au monde autre que la parole, je la dirais d'abord à moi-même, pour moi-même, et ensuite à l'Autre, pour l'Autre, tout en sachant que, quelque part, les deux destinataires ne *font* qu'un, ne *sont* qu'un...

...Cette lettre serait prétexte à relire à pleine voix, un témoignage, long de cinquante-neuf ans – le premier poème d'une ligne : « *Les chevaux blancs de la pluie* » datant de 1942, à Port-Louis de l'Île Maurice, et le dernier de 112 lignes, avec « **SOLEIL** » pour mot final, poème daté 1er février 2001, écrit à Rose-Hill, République de Maurice, pour marquer l'Abolition de l'Esclavage dans un pays qui, hélas ! pour Baudelaire, n'a pas toujours connu *luxe, calme et volupté*

...Une lettre pour préciser qui je suis, qui nous sommes. Pour, comme déjà consigné dans mon **Anthologie personnelle**, en 1988, dire que « *notre identité est forcément multiple, davantage à entendre dans notre parler créole, qu'à lire, exprimée à travers des écritures aux alphabets pourtant fascinants. Plus peuple que races, nous additionnons nos fidélités à l'Orient, à l'Occident et à l'Afrique, pour fonder une symbiose, certes difficile.* » Plus métis que moi, tu meurs !

... Une lettre pour voyager d'un exil à l'autre, mais tous fertiles. Réciter des lieux : Case Noyale, Rawalpindi, Buenos-Aires, Biafra, Port-au-Prince, Paris... dans leur lumière comme dans leurs blessures. Une lettre pour célébrer l'errance. Mais sommes-nous jamais partis ?

... Une lettre pour reconnaître chaque visage rencontré, pour prendre chaque main tendue, pour sentir toute chaleur accordée : celle de Martin Luther King Jr à Berlin, de Mère Teresa à Rome, de Gérard-Félix Tchicaya U Tam'si à Paris, de Nicolas Guillén à La Havane, de Federico

Édouard Joseph MAUNICK  
Né en 1931 à l'île Maurice. Il a été successivement auteur et producteur d'émissions radiophoniques, animateur d'émissions télévisées, rédacteur en chef de Jeune Afrique, directeur à l'UNESCO et ambassadeur de Maurice à Prétoria. Parallèlement, il a écrit et publié de nombreux ouvrages. Il est également Chevalier des Arts et Lettres et membre du Haut Conseil de la Francophonie.

Bibliographie sélective  
Poésie :  
**Africaines du temps jadis** , NEAS, 1976  
**En Mémoire du mémorable ; jusqu'en terre Yoruba** , l'Harmattan, 1979  
**Désert-Archipel ; cantate païenne pour Jésus-Fléuve** , Publisud, 1983  
**Paroles pour solder la mer** , Gallimard, 1989  
**Anthologie personnelle** , Actes Sud, 1989  
**De sable et de cendre** , éditions PHI, 1996  
**Poèmes et récits d'Afrique noire, du Maghreb, de l'océan Indien et des Antilles** (anthologie), le Cherche Midi éditeur, 1997  
**Seul le poème** , éditions PHI, 2000

Mayor en terre catalane, de Nelson Mandela au Cap de Bonne Espérance, mais également les mille mains anonymes serrées ici et là, partout dans le vaste monde et qui sont aussi don de la Terre...

... Une lettre pour crier, pour hurler, pour pleurer la présence du désarroi d'une humanité qui, de plus en plus, oublie qu'elle est humaine. Oublie qu'elle est **poésie** dans son sens le plus quotidien, c'est-à-dire le plus miraculeux. Car il ne faut pas cracher au visage du jour qui naît et de la nuit qui monte, en leurs heures sont notre existence. Passée la vie, l'interrogation demeure. Maintenant peut être une fête. Mais en aurions-nous d'ores et déjà banni le sens ?

... Une lettre pour, enfin, pour rappeler que toi, que moi que les Autres, nous sommes tous **ensoleillés vifs**. Eia ! pour hier, pour aujourd'hui, pour demain !

... Une lettre pour désobéir à la mort.

Édouard J. MAUNICK

## C'est la mer que j'écris

---

C'est curieux comme les critiques littéraires s'acharment à nous inventer une image qu'ils se présentent à eux-mêmes pour leur propre plaisir. Ils s'obstinent – malgré les textes – à aller nous chercher là où nous ne sommes pas. S'ingénient à découvrir des correspondances, des filiations qui leur procurent la satisfaction de paraître érudits, de bâtir des littératures au bon usage des étudiants et du lecteur. La réalité a beau leur faire signe, ce qu'ils retiennent c'est davantage un regard sur nous, que ce que nous sommes.

Voulant à tout prix nous rendre conformes à une idée, ils estiment ne pas avoir à se poser l'essentielle question : d'où écrivent ces auteurs ?

Pour ma part, j'écris d'une terre violente, née du chaos, et que continuent à visiter régulièrement les cyclones, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques et sociales et toute la panoplie des soubresauts qui alimentent depuis des siècles la chronique de ces Joyeux Tropiques.

J'écris d'une île convulsive...

Sur ce bout d'île se sont impitoyablement affrontés des hommes et des cultures d'horizons différents. Des hommes et des cultures tellement enfermés dans leurs systèmes de représentation qu'ils ont mis des siècles à s'ouvrir les uns aux autres.

Il a fallu des siècles pour voir timidement s'élaborer un *modus vivendi* pour voir prendre corps ce syncrétisme culturel qui rend compte des multiples apports de notre personnalité et qui signe notre présence au monde.

Pendant longtemps – l'aliénation aidant – l'insularité s'est faite chair et s'est emparée de notre esprit. Nous y avons trouvé refuge. Elle a fait

Xavier ORVILLE

Né en 1932 à Case-Pilote (Martinique), Xavier Orville est Professeur agrégé d'espagnol. De 1979 à 1982, il fut conseiller des présidents sénégalais Léopold Sédar Senghor et Abdou Diouf et, par la suite, chef de la Mission d'action culturelle au rectorat des Antilles-Guyane ainsi que chargé de cours à l'Université Antilles-Guyane. Romancier, il vit actuellement en Martinique.

Bibliographie sélective

**Délice et le fromager** , Grasset, 1977

**L'Homme aux sept noms et des poussières** , Grasset, 1981

**Le Marchand de larmes** , Grasset, 1985

**Coeur à vie** , Stock, 1993

**Moi, Trésilien-Théodore Auguste** , Stock, 1996

**Le parfum des belles de nuit** , Sépia, 1996

nos délices. Nous y avons trouvé une protection naturelle contre tout ce qui prenait à nos yeux la forme d'une agression. Nous nous y sommes barricadés louant la mer d'être notre bouclier. En même temps, nous nous sommes méfiés de la perfidie de la mer, nous souvenant des bancs de méduses, des caravelles, des bateaux négriers, des pirates, du cortège des Monarchies et des Républiques qui n'ont adouci que médiocrement la nuit coloniale, de l'Amiral Robert... La mer a été le creuset où s'alimentaient nos peurs, nos cauchemars – aujourd'hui encore beaucoup d'entre-nous ne savent pas nager.

Et puis petit à petit nous avons appris à apprivoiser la mer. Elle n'a plus été une barrière de protection, mais une présence rassurante ouvrant sur les chemins du monde et qui nous incite à sortir de nous-mêmes, à faire la part du nécessaire brassage des cultures et des civilisations dont nous avons hérité.

Et puis, petit à petit la mer m'a appris la nécessité, elle qui mûrit les os des noyés, elle qui voit passer tant de lunes. Moi qui la regarde se perdre au loin tout en étant toujours présente, je me dis qu'elle témoigne de l'authentique permanence de la vie et des hommes à travers les accidents du temps et de l'espace. Je me dis que rien n'est jamais perdu, qu'il suffit de s'armer de foi pour créer ce que l'on cherche.

Autre chose : avec la mer que je porte en moi, je suis au carrefour des irradiations dont aucun filtre ne peut altérer l'éclat. La mer m'aveugle et me fait voir la vie autrement parce qu'elle est le lieu de la lente maturation où l'imaginaire joue à cache-cache avec lui-même. A force de regarder la mer, les vagues disparaissent, font place à une grande savane où je vois se déplacer les troupeaux parmi l'ombre feuillue des goyaviers.

Non seulement se succèdent et s'annulent les images – une pluie de kapok bleu à l'horizon – mais les odeurs viennent accrocher aux falaises d'autres paysages que ceux que j'attends. Je n'évolue plus dans un monde à trois dimensions, je m'enfonce dans des contrées où la migration des images strie la clarté du jour d'une multitude de dunes. La mer rythme mon regard, me fait voyager et aborder à des rivages d'une prodigieuse architecture, me fait découvrir la corde secrète où le langage accroche ses flotteurs à la poésie.

Je crois à cette présence permanente de la mer : c'est elle qui fait surgir le mythe en lieu et place de la carte postale.

C'est la mer que j'écris.

Xavier ORVILLE

# Statut : auteur-éditeur-diffuseur

## Ou le difficile parcours du livre insulaire

Anaïse Chavenet

---

**« Nous avons des *produits* nous n'avons plus d'œuvres » affirmait Balzac. C'est l'inverse qui semble se passer pour la création littéraire dans certains pays insulaires du Sud comme Haïti où les œuvres ne manquent pas mais où leur transformation et leur commercialisation sous forme de produit s'avère souvent difficile. L'écrivain, qui publie généralement à compte d'auteur, doit évoluer dans un « marché » peu structuré. Une fois son ouvrage édité – véritable tour de force dans bien des cas – il lui faut encore prendre son bâton de pèlerin pour écouler ses ouvrages.**

### Une démarche plus militante que commerciale

---

Le périple commence avec une ou deux « vente-signature », dédicaces où il écoule généralement entre cinquante et deux cents exemplaires. Il s'est au préalable épuisé à la préparation et à la distribution de cartons d'invitation puis à obtenir quelques minutes d'antenne à la radio et à la télé ainsi qu'un petit entrefilet dans le journal. Vient ensuite l'étape librairie. Notre auteur confie en consigne quelque cinq à vingt ouvrages à chacune des quatre ou cinq librairies les plus en vue de Port-au-Prince et de Pétion-Ville. Souvent pour la forme. Car il ne s'attend pas à un écoulement rapide. Il lui arrive d'ailleurs d'égarer ses reçus. Et alors, adieu règlement des sommes dues !

Là où vraiment il s'esquinte, c'est auprès de ses connaissances et relations. Celles qui n'ont pas été remarquées à la vente-signature. S'il cède à l'indélicatesse, l'auteur leur envoie sous enveloppe un exemplaire dédicacé de son ouvrage, sans oublier d'y glisser une facture. Voilà un cas de conscience, auquel peu d'élus résistent. Même en rechignant, ils paient. L'auteur enlève ainsi toute illusion à ceux qui attendaient de lui, secrètement ou non, un livre en cadeau.

Dans le coffre arrière de sa voiture, il a toujours un petit stock d'ouvrages à proposer. Une réponse concrète – et souvent déroutante – pour l'ami qui demande le plus naïvement du monde où peut-on trouver le livre, surtout ne pas s'empreser de rétorquer que c'est en librairie car ce n'est pas si évident. Un exemple : Robert Price, auteur de l'œuvre généalogique **Les Price dans la trace des bâtisseurs de société**, affirme avoir vendu les deux tiers de son tirage de 1 000 exemplaires en marge des librairies. Il n'est pas le seul dans son cas. Loin de là.

L'idéal, pour certains, est de parvenir à réaliser une vente « politique ». Récompense méritée pour l'auteur qui s'est usé les semelles dans les

**Même en rechignant, ils paient.**

**Les deux tiers de son tirage (...) en marge des librairies.**

antichambres de ministres ou de directeurs généraux d'organismes publics. Encore faut-il, après la commande de deux à trois cents exemplaires, arracher le chèque. L'auteur peut, avec cette aubaine, faire un versement à son imprimeur et s'endormir sur ses lauriers. Le reste du stock sera offert aux termites, dans un coin de la maison.

Si d'aventure, sa combativité demeure intacte, l'auteur frappe aux portes de quelques directeurs d'écoles. Dans l'ambition d'une diffusion internationale, il explore le circuit des amis et des proches hors des frontières de l'île. Les exemplaires circulent mais les amis négligent souvent d'effectuer le recouvrement.

## « Madan Sara »

---

Le cas de figure évoqué jusqu'ici est malheureusement loin de la caricature. Et illustre la difficulté à écouler des ouvrages dans un pays où le pouvoir d'achat ne couvre pas les besoins essentiels : nourriture, logement, santé. C'est connu : la plume ne nourrit pas son homme... ni sa femme. Tout auteur qui publie un ouvrage non scolaire a rarement l'ambition d'en tirer un bénéfice pécuniaire. Sa satisfaction lui vient d'avoir pu diffuser sa pensée, sans traîner de dette.

Ce schéma est, heureusement, en pleine mutation. En Haïti, aussi émerge l'évidence de cette « *double nature du livre, à la fois objet culturel et bien marchand* »<sup>1</sup>. Frankétienne, l'un des plus grands écrivains haïtiens vivants, a pris son parti. Pour écouler ses ouvrages, en panne d'acheteurs sinon de lecteurs dans un marché étriqué, il s'institue sans honte « Madan Sara ». Les *Madan Sara* – clin d'œil aux oiseaux du même nom – désignent en Haïti les commerçantes de l'économie informelle qui voyagent de par le monde pour acheter et vendre des produits.

Nombreux sont cependant les auteurs haïtiens qui ne désirent plus se livrer à un auto-démarchage ni s'exposer aux tracasseries de tous ordres qui y sont associées. Ce que l'on pourrait qualifier de ras-le-bol, a été perçu, à la fin des années 90, par une société privée – Communication Plus – qui a intégré à ses activités un volet chargé de la distribution. De leur côté, les librairies de la capitale, les quelques librairies de la province et certaines librairies haïtiennes ou non de l'étranger accueillent avec intérêt ce nouveau partenaire et lui acheminent directement leurs commandes. Elles évitent ainsi d'avoir à gérer les demandes souvent fiévreuses d'une multiplicité de fournisseurs.

**Nombreux sont cependant les auteurs haïtiens qui ne désirent plus se livrer à un auto-démarchage.**

## Le « paradoxe » haïtien

---

Haïti offre, en effet, un paradoxe de plus dans le domaine de l'édition. Avec une majorité d'analphabètes et une minorité de lettrés, le pays compte pourtant une production littéraire considérable : une centaine de nouveaux titres par an. Mais qui ne dépasseront pas, pour la

**Un paradoxe de plus dans le domaine de l'édition.**

---

1. « *La double nature du livre* » par François GEZE, *Le Monde* du jeudi 23 mars 2000.

plupart, le millier d'exemplaires vendus sur un à trois ans. Les auteurs et éditeurs qui franchissent ce cap hésitent à se lancer dans une entreprise hasardeuse de réimpression. Résultat : le livre haïtien, même récent, devient vite un produit rare.

C'est là où se pose un véritable défi pour l'édition haïtienne : à travers des circuits bien organisés, l'écoulement plus massif des œuvres produites sur le marché local dont le potentiel, bien que limité, demeure sous-exploité.

De plus en plus, les stratégies de l'édition sur place reconnaissent la nécessité, d'une part, d'aller vers le lecteur et, d'autre part, de baisser le prix du livre.

Le consommateur haïtien, même parmi la minorité disposant d'un pouvoir d'achat, n'a pas encore acquis le réflexe de fréquenter régulièrement, ni même épisodiquement, une librairie. Ce constat se reflète dans les chiffres de Communication Plus : malgré une hausse de plus de 50 % par rapport à 1999, les ventes réalisées en librairie ne représentent qu'environ le quart du chiffre d'affaires de la jeune société de distribution, qui s'élève à un peu plus de 2 millions de gourdes pour l'année 2000<sup>2</sup>.

**La nécessité (...) d'aller vers le lecteur et (...) de baisser le prix du livre.**

## **Des chiffres et de belles lettres**

---

Des initiatives fort encourageantes ont ainsi vu le jour. La journée de vente promotionnelle « Livres en folie », initiée il y a six ans par le quotidien *Le Nouvelliste* et la deuxième banque privée du pays, connaît, chaque année en juin, un succès grandissant. Les ventes de la sixième édition, étendue pour la première fois à trois villes de province, se sont élevées à 1,2 millions de gourdes. Et 8 386 ouvrages ont été emportés dans l'euphorie générale ! Pour les promoteurs, c'est la preuve par 9 que la variable prix a, en Haïti, une influence capitale sur l'écoulement des livres.

Dans la même veine, mais à une échelle plus modeste, une opération – Le livre itinérant – réalisée fin 1999 avec le concours de la coopération française dans neuf villes de province où les livres étaient offerts pendant une journée à moitié prix, a généré des revenus de plus de 350 mille gourdes pour les auteurs et les éditeurs haïtiens. 3 700 ouvrages haïtiens ont été écoulés en 9 fois six heures, contre un peu moins de 3 500 pour toute l'année dernière dans l'une des plus importantes librairies de Port-au-Prince. Ajoutons tout de suite que cette librairie a parallèlement écoulé, pendant la même période, plus de 30 000 livres étrangers – et, pour tout dire, français.

Haïti est deuxième client de la France en Amérique latine dans le domaine du périodique et du livre, se félicitait récemment un responsable français en poste à Port-au-Prince. Les livres et magazines français sont en effet très prisés en Haïti – résultat d'une politique d'exportation qui va jusqu'à subventionner à 40 % le transport des livres et assurer la formation périodique des libraires sur place.

---

2. Il faut environ trois gourdes pour un franc français.

L'édition française sert même de trait d'union entre les auteurs haïtiens de l'étranger et leurs lecteurs au pays. Un exemple. Dany Laferrière, établi à Montréal, n'a commencé à être véritablement lu en Haïti qu'à partir de la reprise de ses œuvres par Le Serpent à Plumes. Tous ses livres édités exclusivement au Québec – pourtant géographiquement plus proche d'Haïti – demeurent méconnus ou carrément inconnus.

## Rapatrifier comme diffuser à l'extérieur : deux défis

---

Les auteurs haïtiens édités ailleurs qu'en France – États-Unis, Canada, Espagne... – connaissent donc ici le même sort que les auteurs caribéens, sud-américains ou africains. Il faut des manifestations spéciales comme la Semaine de la diaspora, organisée en août 1999 et rééditée en janvier 2001, pour une promotion-vente de leurs titres. Un livre récemment publié à Port-au-Prince par le critique Pierre-Raymond Dumas est consacré à cette littérature haïtienne d'outre-mer<sup>3</sup> ; l'auteur y recense et analyse environ quatre cents œuvres de plus de cent vingt parmi ces auteurs haïtiens dans une tentative avouée de rapatrier cette production littéraire.

Un autre défi à relever par l'édition haïtienne est la diffusion à l'étranger des livres fabriqués sur place. Les Haïtiens de l'étranger, qu'on évalue à 2 millions de personnes, sont considérés comme un marché naturel pour le livre haïtien. Plus fortunés que leurs compatriotes restés au pays, ils sont également plus scolarisés. Beaucoup, de la nouvelle génération, manifestent le désir de découvrir Haïti à travers ses écrivains.

Le développement des nouvelles technologies de l'information autorise tous les espoirs dans le domaine de la diffusion. Des catalogues de titres sont offerts sur des sites internet. Des commandes parviennent assez rapidement par courrier électronique. Mais l'acheminement des livres à leurs destinataires devra se faire par des circuits autrement plus formels que les occasions de passagers en partance pour une destination X.

Avec les tarifs élevés de la poste, du cargo aérien et du courrier express, comment expédier à un libraire africain des exemplaires de **Ainsi parla l'oncle**, œuvre-maîtresse de Jean Price-Mars ? Cet exploit réussi, comment le rééditer à intervalles réguliers dans des délais et à des coûts raisonnables ? Ces questions demeurent aussi valables, hélas, pour le libraire établi sur l'île voisine de la Martinique et qui désire garnir son rayon haïtien. Il faudra bien, un jour, y apporter les réponses appropriées.

Un marché naturel pour le livre haïtien.

Anaïse CHAVENET

---

3. Pierre-Raymond DUMAS, **Panorama de la littérature haïtienne de la diaspora** (édition complète). *Anthologie et critique*, Port-au-Prince, L'Imprimeur II, La collection haïtienne «Le texte court» série Essais, 504 p., ISBN 96935-32-04-5